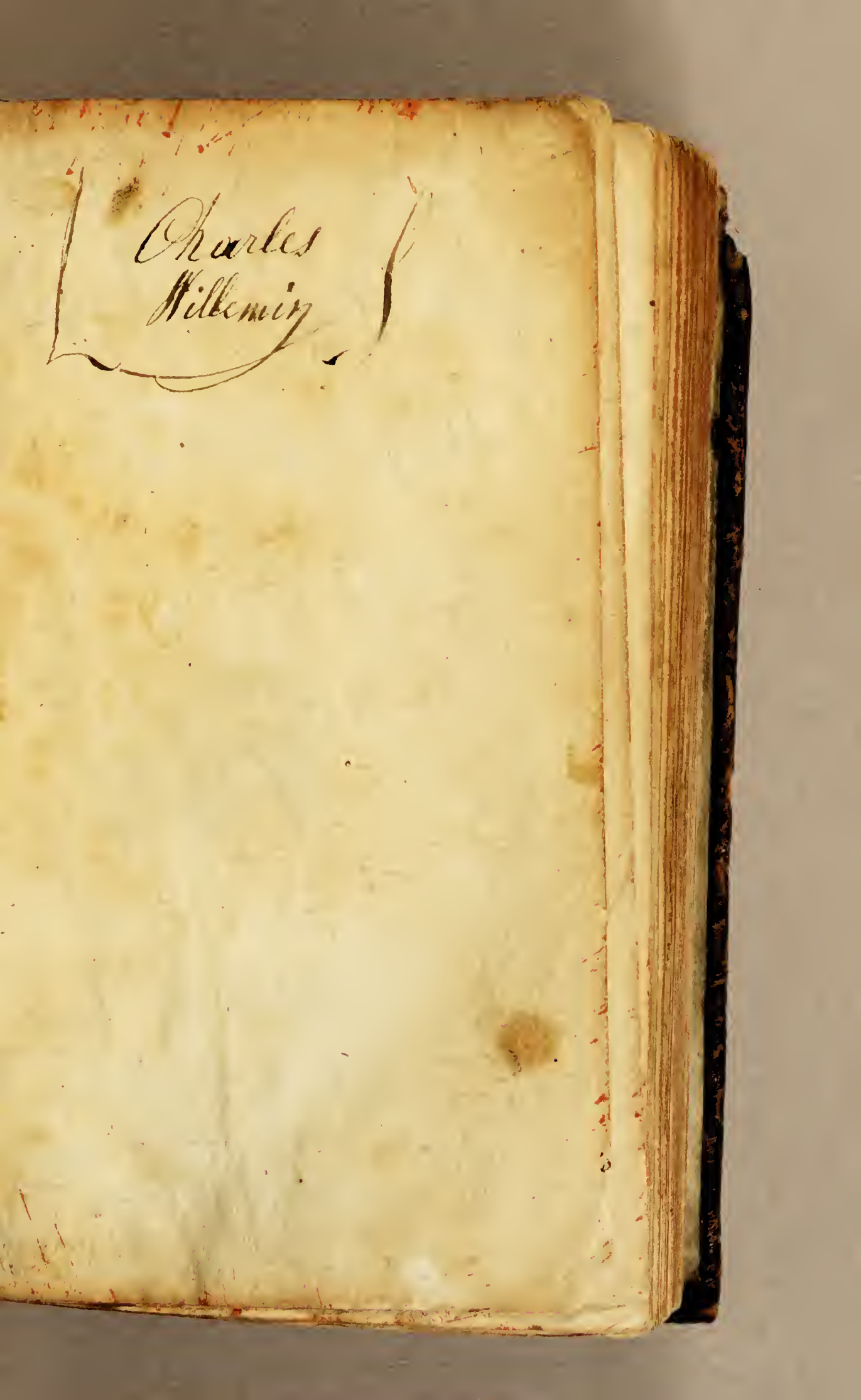
John Carter Brown
Library
Brown University


Charles
Willemin

LETTRES

Rodolphe D'UNE Macbrett.

PERUVIENNE.

Sur l'Imprimé

A PARIS,

MDCCXLVIII.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le stile & les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement

avantageuſe qu'un injuſte pré-
jugé nous a fait prendre de ſa
Nation.

Enrichis par les précieuſes
dépouilles du Perou, nous
devrions au moins regarder
les habitans de cette partie du
monde, comme un Peuple
magnifique ; & le ſentiment
de reſpect ne s'éloigne gueres
de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en
notre faveur, nous n'accor-
dons du mérite aux autres
Nations, non ſeulement qu'au-
tant que leurs mœurs imitent
les nôtres, mais qu'autant
que leur langue ſe raproche de
notre idiome. *Comment peut-*
on être Perſan ?

Nous mépriſons les Indiens

à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux : cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons par tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur philoſophie.

L'apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui

ne ſont que développer ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne raſſure contre ſon jugement; & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon Empire étoit ſans borne.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aiſément, qu'étant compoſées dans une langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également inconnues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les a fait paſſer juſqu'à nous.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur tout dans les premieres Lettres), un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui etoient échapées à Zilia, quoi qu'elle fût parfaitement

la

la Langue Françoiſe lorſqu'el
le les traduiſoit ; on n'en
laiſſé que ce qu'il en falloi
pour faire ſentir combien i
étoit néceſſaire d'en retrancher

On a cru auſſi pouvoi
donner une tournure plus in
telligible à de certains trait
métaphyſiques, qui auroien
pû paroître obſcurs, mais ſan
rien changer au fond de l
penſée. C'eſt la ſeule par
que l'on ait à ce ſingulier Ou
vrage.

LETTRES

D'UNE

PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

ZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont iſſipés avant d'arriver juſqu'à toi. n vain je t'appelle à mon ſecours ; En vain j'attens que ton amour vien- e briſer les chaînes de mon eſcla- age : hélas ! peut-être les malheurs ue j'ignore ſont-ils les plus affreux ! eut-être tes maux ſurpaſſent-ils es miens !

La ville du Soleil, livrée à l
fureur d'une Nation barbare, de
vroit faire couler mes larmes,
mais ma douleur, mes craintes,
mon déſeſpoir, ne ſont que pou
toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumult
affreux, chere ame de ma vie !
Ton courage t'a-t-il été funeſt
ou inutile ? Cruelle alternative !
mortelle inquiétude ! ô, mon che
Aza ! que tes jours ſoient ſauvés
& que je ſuccombe, s'il le faut
ſous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qu
auroit dû être arraché de la chaîn
du tems, & replongé dans le
idées éternelles), depuis le mo
ment d'horreur où ces Sauvage
impies m'ont enlevée au culte du
Soleil, à moi-même, à ton amour
retenue dans une étroite captivité
privée de toute communication
ignorant la Langue de ces hom
mes féroces, je n'éprouve que
les effets du malheur, ſans pou
voir

voir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes ; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point ému aux ſignes de la douleur ? Quel deſert aride a vû naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les Barbares ! Maîtres du *Dyalpor* *, fiers de la puiſſance d'exterminer ; la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il que des

* Nom du tonnerre.

jours ſi ſemblables entr'eux, ayen
par rapport à nous de ſi funeſte
différences ? Le tems s'écoule ; le
ténebres ſuccedent à la lumiere
aucun dérangement ne s'apperçoi
dans la nature : & moi, du ſu
prême bonheur je ſuis tombé
dans l'horreur du déſeſpoir, ſan
qu'aucun intervalle m'ait préparé
à cet affreux paſſage.

Tu le ſais, ô délices de mon
cœur ! ce jour horrible, ce jou
à jamais épouvantable, devoi
éclairer le triomphe de notre u
nion. A peine commençoit-il
paroître, qu'impatiente d'exécute
un projet que ma tendreſſe m'a
voit inſpiré pendant la nuit, j
courus à mes Quipos †, & profi
tant du ſilence qui regnoit encor
dan

† Un grand nombre de petits cor
dons de différentes couleurs, dont le
Indiens ſe ſervoient au défaut de l'é
criture, pour faire le payement des Trou
pes & le dénombrement du Peuple
Quel

dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile : de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſentimens ; comme il étoit autrefois l'interprête de nos penſées, pendant les longs intervales que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems ; lorſqu'un bruit confus reveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes

Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi, pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs Yncas.

tes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours ; je cachai précipitamment *mes Quipos* ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ? Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés ; l'image du Soleil foulé aux pieds ; nos Vierges éperdues, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* † expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôte-

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Yuca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

† Eſpece de Gouvernantes des vierges du Soleil.

m'ôterent juſqu'au ſentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel & preſque involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embraſſé. Là, je voyois paſſer ces barbares; je n'oſois donner un libre cours à ma reſpiration, je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté, à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple : qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoient davantage; & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le deſſein de ſortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Ynca* *

du

* Nom générique des Yncas regnans.

du ſecours & un azile pour mes Compagnes & pour moi ; mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oſerent porter leurs mains ſacrileges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois le ſeuil de la porte Céleſte que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté. * Au lieu de fleurs qui auroient été ſemées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de carnage : au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, eſclave ſous les loix de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe

* Les Vierges conſacrées au Soleil, entroient dans le Temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

pe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront legers, ſi j'apprends que tu reſpires.

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſede, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le

Chaqui * fidele qui te portera c
précieux dépôt, je ne ceſſerai d'en
vier ſon bonheur. Il te verra
mon cher Aza. Je donnerois tou
les jours que le Soleil me deſtine
pour jouir un ſeul moment de t
préſence.

LETTRE DEUXIEME

QUE l'arbre de la vertu, mon
cher Aza, répande à jamai
ſon ombre ſur la famille du pieux
Citoyen qui a reçu ſous ma fe
nêtre le myſtérieux tiſſu de me
penſées, & qui l'a remis dans te
mains ! Que *Pachammac* † prolon
ge ſes années, en récompenſe d
ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'
moi les plaiſirs divins avec ta ré
ponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſon
ouverts

* Meſſager.

† Le Dieu créateur, plus puiſſant qu
le Soleil.

ouverts : j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours : le plaiſir étoit oublié ; tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis. Ainſi que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant où mon ſexe eſt condamnée. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu-as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pû me reſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux; l'abſence m'auroit déja effacé de ton ſouvenir.

Mais,

* Philoſophes Indiens.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours ; tu-es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces Peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, tu n'ès pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit : tu crois ſinceres les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des

des Dieux, ils se rangent de leu
parti : ô mon cher Aza, malheu
au peuple que la crainte déterm
ne. Sauve-toi de cette erreur ; dé
fie-toi de la fausse bonté de ce
Etrangers. Abandonne ton Emp
re, puisque l'Ynca *Viracocha* * e
a prédit la destruction.

Achette ma vie & ta liberté a
prix de ta puissance, de ta gran
deur, de tes trésors ; il ne te re
tera que les dons de la nature
Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de no
cœurs, grands par nos vertus
puissans par notre modération
nous irons dans une cabane joui
du ciel, de la terre & de notr
tendresse.

Tu seras plus Roi en régnan
sur mon ame, qu'en doutant d
l'affec

* *Viracocha* étoit regardé comme u
Dieu ; il passoit pour constant parmi le
Indiens, que cet Ynca avoit prédit e
mourant que les Espagnols détrone
roient un de ses descendans.

l'affection d'un peuple innombrable : ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obeïſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadème * ſera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, tu t'ès plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes ? Ne ſerois-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'eſt point changé ; pourquoi le tien le ſeroit-il ? J'aime

* Le Diadême des Yncas, étoient une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vûe; je me rappelle ſans ceſſe ce jour fortuné, où ton Pere, mon ſouverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir reſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du Temple; * je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges, qui, raſſemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau luſtre de l'ordre admirable qui regne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs, ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ;

* L'Ynca régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

ifs ; une joie brillante éclatoit
dans les tiens : tu n'avois jamais
encontré tant de beautés enſem-
le. Nous n'avions jamais vû que
e *Capa - Inca* : l'étonnement & le
ilence régnoient de toutes parts.
e ne ſais quelles étoient les pen-
ées de mes Compagnes ; mais de
uels ſentimens mon cœur ne fut-
point aſſailli ! Pour la premiere
ois j'éprouvai du trouble, de
nquiétude, & cependant du
aiſir. Confuſe des agitations de
on ame, j'allois me dérober à ta
ûe : mais tu tournas tes pas vers
oi ; le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouve-
r de ce premier moment de mon
nheur me ſera toujours cher. Le
n de ta voix, ainſi que le chant
élodieux de nos Hymnes, porta
ns mes veines le doux frémiſ-
ment & le ſaint reſpect que nous
ſpire la préſence de la Divinité.
Tremblante, interdite, la timi-
té m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de

la

la voix : enhardie enfin par la dou-
ceur de tes paroles, j'osai éleve
mes regards jusqu'à toi ; je ren-
contrai les tiens. Non, la mor
même n'éfacera pas de ma mé-
moire les tendres mouvemens de
nos ames, qui se rencontrerent &
se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de
notre origine, mon cher Aza, ce
trait de lumiere confondroit notre
incertitude. Quel autre, que le
principe du feu, auroit pû nous
transmettre cette vive intelligen-
ce des cœurs, communiquée, ré-
pandue & sentie, avec une rapi-
dité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les
effets de l'amour pour ne pas m'y
tromper. L'imagination remplie
de la sublime Théologie de nos
Cucipatas, * je pris le feu qui
m'animoit pour une agitation di-
vine ; je crus que le Soleil me ma-
nifestoit sa volonté par ton orga-
ne,

* Prêtres du Soleil.

ıe ; qu'il me choiſiſſoit pour ſon
pouſe d'élite : j'en ſoupirai ; mais
près ton départ, j'examinai mon
œur, & je n'y trouvai que ton image.
Quel changement, mon cher
za, ta préſence avoit fait ſur
ıoi : tous les objets me parurent
ouveaux ; je crus voir mes Com-
agnes pour la premiere fois.
u'elles me parurent belles ! je
e pus ſoutenir leur préſence. Re-
rée à l'écart, je me livrois au
ouble de mon ame, lorſqu'une
entr'elles, vint me tirer de ma
verie, en me donnant de nou-
eaux ſujets de m'y livrer. Elle
'apprit qu'étant ta plus proche
rente, j'étois deſtinée à être ton
ouſe, dès que mon âge permet-
oit cette union.
J'ignorois les loix de ton Em-
re : * mais depuis que je t'avois
vû,

* Les loix des Indiens obligeoient les
cas d'épouſer leurs ſœurs ; & quand
n'en auroient point, de prendre pour
fem-

vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon aimable Aza, c'est toi qui combla mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O,

femme la premiere Princesse du Sang des Yncas, qui étoit Vierge du Soleil.

O, mon cher Aza, combien
on impatience contre mon extrê-
me jeuneſſe, qui retardoit notre
nion, étoit flatteuſe pour mon
œur ! Combien les deux années
ui ſe ſont écoulées t'ont paru
ongues, & cependant que leur
urée a été courte ! Hélas, le mo-
ent fortuné étoit arrivé ! quelle
atalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel
ieu punit ainſi l'innocence & la
ertu ? ou quelle Puiſſance infer-
ale nous a ſéparés de nous-mê-
es ? L'horreur me ſaiſit, mon
œur ſe déchire, mes larmes inon-
ent mon ouvrage. Aza ! mon
her Aza ! . . .

LETTRE TROISIEME.

C'Est toi chere lumiere de
mes jours ; c'eſt toi qui me
appelles à la vie : voudrois-je la
onſerver, ſi je n'étois aſſurée que
a mort auroit moiſſonné d'un ſeul
coup

coup tes jours & les miens ? Je to
chois au moment où l'étincelle d
feu divin, dont le Soleil anime not
être, alloit s'éteindre ; la natu
laborieuſe ſe préparoit déja à do
ner une autre forme à la portion d
matiere qui lui appartient en moi
je mourrois ; tu perdois pour ja
mais la moitié de toi-même, lorſ
que mon amour m'a rendu la vie
& je t'en fais un ſacrifice. Mai
comment pourrai-je t'inſtruire de
choſes ſurprenantes qui me ſon
arrivées ? Comment me rappelle
des idées déja confuſes au momen
où je les ai reçues, & que le tem
qui s'eſt écoulé depuis, rend en
core moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-
je confié à notre fidele *Chaqui* le
dernier tiſſu de mes penſées, que
j'entendis un grand mouvement
dans notre habitation. Vers le mi-
lieu de la nuit deux de mes ra-
viſſeurs vinrent m'enlever de ma
ſombre retraite avec autant de
violence

violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fût fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les levres d'un enfant du Soleil. *

Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'a jamais menti.

Il faudroit, ô lumiere de mo
eſprit, que *Ticaiviracocha* eût com
blé mon ame comme la tienne d
ſa divine ſcience, pour pouvo
comprendre ce prodige. Toute
connoiſſance que j'en ai, eſt qu
cette demeure n'a pas été conſtruit
par un être ami des hommes : ca
quelques momens après que j'y fu
entrée, ſon mouvement continuel
joint à une odeur malfaiſante, m
cauſerent un mal ſi violent, que j
ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuc
combé. Ce n'étoit que le commen
cement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écou
lé, je ne ſouffrois preſque plus
lorſqu'un matin je fus arrachée a
ſommeil par un bruit plus affreu
que celui *d'Yalpa* : notre habita
tion en recevoit des ébranlemen
tels que la terre en éprouvera, lorſ
que la Lune en tombant, reduira
l'univers en pouſſiere *. Des cris
des

* Les Indiens croyoient que la fin du
monde

les voix humaines qui ſe joignient à ce fracas, le rendirent encore plus épouvantable ; mes ſens aiſis d'une horreur ſecrette, ne ortoient à mon ame, que l'idée e la deſtruction, non-ſeulement e moi-même, mais de la nature ntiere. Je croyois le péril unierſel ; je tremblois pour tes jours : na frayeur s'accrut enfin juqu'au ernier excès, à la vue d'une troue d'hommes en fureur, le viſage : les habits enſanglantés, qui ſe ettterent en tumulte dans ma chamre. Je ne ſoutins pas cet horrile ſpectacle, la force & la conoiſſance m'abandonnerent : j'igno- encore la ſuite de ce terrible vénement. Mais revenue à moiême, je me trouvai dans un lit ſez propre, entourée de pluſieurs uvages, qui n'étoient plus les uels Eſpagnols.

* Les Indiens croyoient que la fin du onde arriveroit par la Lune qui ſe ſſeroit tomber ſur la terre.

Peux - tu te repréſenter m
ſurpriſe, en me trouvant da
une demeure nouvelle, parm
des hommes nouveaux, ſans po
voir comprendre comment
changement avoit pû ſe faire.
refermai promptement les yeu
afin que plus recueillie en mo
même, je puſſe m'aſſurer ſi
vivois, ou ſi mon ame n'avo
point abandonné mon corps pou
paſſer dans les régions incon
nues *.

Te l'avouerai-je, chere Idole d
mon cœur ; fatiguée d'une v
odieuſe, rebutée de ſouffrir d
tourmens de toute eſpece, acc
blée ſous le poids de mon horr
ble deſtinée, je regardai avec in
différence la fin de ma vie que
ſentois approcher : je refuſai co
ſtamment tous les ſecours que l'o
m'offroit

* Les Indiens croioient qu'après
mort, l'ame alloit dans des lieux in
connus pour y être recompenſée ou pu
nie ſelon ſon mérite.

n'offroit ; en peu de jours je tou-
chai au terme fatal, & j'y touchai
ans regret.

L'épuiſement des forces anéantit
e ſentiment ; déja mon imagina-
ion affoiblie ne recevoit plus d'i-
nages que comme un léger deſ-
ein tracé par une main tremblante ;
éja les objets qui m'avoient le
lus affectée n'excitoient en moi
ue cette ſenſation vague, que
ous éprouvons en nous laiſſant
ller à une rêverie indéterminée ;
e n'étois preſque plus. Cet état,
non cher Aza, n'eſt pas ſi fâ-
heux que l'on croit. De loin il
ous effraye, parce que nous y
enſons de toutes nos forces ;
uand il eſt arrivé, affoibli par
es gradations de douleurs qui
ous y conduiſent, le moment
éciſif ne paroît que celui du repos.
n penchant naturel qui nous
orte dans l'avenir, même dans
elui qui ne ſera plus pour nous,
nima mon eſprit, & le tranſpor-

ta jusques dans l'intérieur de to
Palais. Je crus y arriver au mo
ment où tu venois d'apprendre l
nouvelle de ma mort ; je me re
présentai ton image pâle, défigu
rée, privée de sentimens, tell
qu'un lys desséché par la brûlant
ardeur du Midi. Le plus tendr
amour est-il donc quelquefois ba
bare ? Je jouissois de ta douleur
je l'excitois par de tristes adieux
je trouvois de la douceur, peut
être du plaisir, à répandre sur te
jours le poison des regrets ; & c
même amour qui me rendoit fé
roce, déchiroit mon cœur pa
l'horreur de tes peines. Enfin
reveillée comme d'un profond som
meil, pénétrée de ta propre dou
leur, tremblante pour ta vie, j
demandai des secours, je revis l
lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Ar
bitre de mon existence ? Hélas
qui pourra m'en assurer ? Je n
sais plus où je suis, peut-êtr
es

eſt-ce loin de toi. Mais duſſions nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIEME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous revolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous trouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi. Chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour; & de jour en jour il devient plus pénible. Si le tems ap-

porte quelque ſoulagement au ma
qui me conſume, loin d'éclairci
mon ſort, il ſemble le rendre en
core plus obſcur. Tout ce qu
m'environne m'eſt inconnu, tou
m'eſt nouveau, tout intéreſſe m
curioſité; & rien ne peut la ſatis
faire. En vain, j'employe mo
attention & mes efforts pour en
tendre, ou pour être entendue
l'un & l'autre me ſont égalemen
impoſſibles. Fatiguée de tant d
peines inutiles, je crus en tari
la ſource, en dérobant à mes yeu
l'impreſſion qu'ils recevoient de
objets: je m'obſtinai quelque tem
à les fermer; mais les ténebre
volontaires auxquelles je m'étoi
condamnée, ne ſoulageoient qu
ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe
la vûe de ces hommes, dont le
ſervices & les ſecours ſont autan
de ſupplices, mon ame n'en étoi
pas moins agitée. Renfermée en
moi-même, mes inquiétudes n'en
étoient que plus vives, & le deſi

d

e les exprimer plus violent. D'un utre côté l'impoſſibilité de me aire entendre, répand juſques ſur nes organes un tourment non noins inſupportable que des dou- eurs qui auroient une réalité plus pparente. Que cette ſituati n eſt ruelle ?

Hélas ! je croiois déja entendre uelques mots des ſauvages Eſ- pagnols, j'y trouvois des rapports vec notre auguſte langage ; je me lattois qu'en peu de tems je pour- ois m'expliquer avec eux : loin le trouver le même avantage avec nes nouveaux tyrans, ils s'expri- nent avec tant de rapidité que je ne diſtingue pas même les in- lexions de leur voix. Tout me ait juger qu'ils ne ſont pas de la même Nation ; & à la différence le leur maniere, & de leur cara- ctere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtri- bué dans une grande diſpropor- ion les élemens dont il a formé les

humains. L'air grave & farouch des premiers fait voir qu'ils son compoſés de la matiere des plu durs métaux : ceux-ci ſemblen s'être échapés des mains du Créa teur au moment où il n'avoit en core aſſemblé pour leur formatio que l'air & le feu. Les yeux fiers, l mine ſombre & tranquille de ceux là, montroient aſſez qu'ils étoien cruels de ſang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le viſage riant de ceux-ci, la dou ceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions & qui paroît être de la bien veillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradic tions dans leur conduite, qui ſuſ pendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quit tent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à ſon air de grandeur,

me

* *Cacique* eſt une eſpece de Gouver neur de Province.

me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main que je retirai avec une confuſion inexprimable ; il parut ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit à l'inſtant : foible, mourante & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpece de cérémonie * me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal. Mais il faut apparemment être de leur Nation pour en ſentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je ſouffre toujours également d'un feu intérieur qui me conſume : à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées : la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablemen

* Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

lement m'oblige d'interrompre mon
Ouvrage, je gémis de ton abſence;
inſi toute entiere à ma tendreſſe,
n'y a pas un de mes momens qui
e t'appartienne.

Hélas! Quel autre uſage pour-
ois-je en faire? O mon cher Aza!
uand tu ne ſerois pas le maître
e mon ame, quand les chaines de
amour ne m'attacheroient pas in-
éparablement à toi; plongée dans
n abîme d'obſcurité, pourrois-je
étourner mes penſées de la lu-
iere de ma vie? Tu ès le Soleil
e mes jours; tu les éclaires, tu les
rolonges: ils ſont à toi. Tu me
héris, je me laiſſe vivre. Que fe-
as-tu pour moi? Tu m'aimeras:
ſuis récompenſée.

ETTRE CINQUIEME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher
Aza, depuis les derniers
œuds que je t'ai conſacrés! La

 priva-

privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai achetté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté, on croit être ſoulagé en voyant partager ſa triſteſſe ; je ne puis me faire entendre, & la gaïeté m'environne.

Je ne puis même jouïr paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée

ourée d'objets importuns, leurs
egards attentifs troublent la soli-
ude de mon ame : j'oublie le plus
eau préſent que nous ait fait la
ature, en rendant nos idées im-
énétrables ſans le ſecours de notre
ropre volonté. Je crains quelque-
ois que ces Sauvages curieux ne
écouvrent les réflexions déſavan-
ageuſes que m'inſpire la bizarrerie
e leur conduite.

Un moment détruit l'opinion
u'un autre moment m'avoit don-
é de leur caractere. Car ſi je
n'arrête aux fréquentes oppoſi-
ions de leur volonté à la mienne,
e ne puis douter qu'ils ne me
royent leur eſclave, & que leur
uiſſance ne ſoit tyrannique.

Sans compter un nombre infini
l'autres contradictions, ils me re-
uſent, mon cher Aza, juſqu'aux
limens néceſſaires au ſoutien de la
ie, juſqu'à la liberté de choiſir
a place où je veux être ; ils me
etiennent par une eſpece de vio-
lence

lence dans ce lit qui m'eſt devenu inſupportable.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême quils ont témoigné de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpece ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Yncas au jour du *Raymi* : * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture génante. Tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondément : je vois

* Le *Raymi*, principale fête du Soleil ; l'Ynca & les Prêtres l'adoroient à genoux.

ois ſur ſon viſage cet embarras eſpectueux que nous inſpire *le rand Nom* † prononcé à haute oix. S'il trouve l'occaſion de ſai- ir ma main, il y porte ſa bouche vec la même vénération que ous avons pour le ſacré Diadê- ne *. Quelquefois il prononce un rand nombre de mots qui ne reſ- emblent point au langage ordi- naire de ſa Nation. Le ſon en eſt lus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précede les larmes, ces ſou- pirs qui expriment les beſoins de 'ame, ces accens qui ſont preſ- que des plaintes, enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obte- nir des graces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit

† Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

* On baiſoit le Diadême de *Manco-capac*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capac* * eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon

* Premier Législateur des Indiens. *Voy.* l'Histoire des Yncas.

non ame : un ſeul de ſes regards faceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIEME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans remede ; il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis acheminée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vû ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne découvrant autour de moi que ce terrible

terrible élément dont la vûe seul
fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'
que trop éclairée sur le mouve
ment incommode de notre demeu
re. Je suis dans une de ces mai
sons flottantes, dont les Espagnol
se sont servis pour atteindre ju
qu'à nos malheureuses Contrées
& dont on ne m'avoit fait qu'un
description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelle
idées funestes sont entrées dan
mon ame avec cette affreuse con
noissance. Je suis certaine que l'o
m'éloigne de toi, je ne respir
plus le même air, je n'habite plu
le même élément : tu ignorera
toujours où je suis, si je t'aime, s
j'existe ; la destruction de mo
être ne paroîtra pas même u
événement assez considérable pou
être porté jusqu'à toi. Cher Ar
bitre de mes jours, de quel pri
te peut être désormais ma vie in
fortunée ? Souffre que je rende

Divinité un bienfait inſupporta-
e dont je ne veux plus jouir ;
ne te verrai plus, je ne veux
us vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'uni-
ers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt
us qu'un vaſte deſert que je rem-
is des cris de mon amour : en-
nds les, cher objet de ma ten-
reſſe, ſois en touché, permets
ue je meure . . . .

Quelle erreur me ſéduit ? Non,
on cher Aza, non, ce n'eſt pas
i qui m'ordonne de vivre, c'eſt
timide nature, qui, en frémiſ-
nt d'horreur, emprunte ta voix
us puiſſante que la ſienne pour
tarder une fin toujours redou-
ble pour elle : mais c'en eſt fait,
moyen le plus prompt me dé-
vrera de ſes regrets. . . .

Que la Mer abîme à jamais dans
s flots ma tendreſſe malheureu-
, ma vie & mon deſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza,
çois les derniers ſentimens de
mon

mon cœur ; il n'a reçu que to
image, il ne vouloit vivre que pou
toi, il meurt rempli de ton a
mour. Je t'aime, je le penſe, j
le ſens encore, je le dis pour l
derniere fois. . . . .

LETTRE SEPTIEME.

AZA, tu n'as pas tout perdu
tu regnes encore ſur un cœur
je reſpire. La vigilance de me
Surveillans a rompu mon funeſt
deſſein, il ne me reſte que la hon
te d'en avoir tenté l'exécution
J'en aurois trop à t'apprendre le
circonſtances d'une entrepriſe auſſi
tôt détruite que projettée. Oſe
rai-je jamais lever les yeux juſ
qu'à toi, ſi tu avois été témoin
de mon emportement.

Ma raiſon ſoumiſe au déſeſpoir,
ne m'étoit plus d'aucun ſecours ;
ma vie ne me paroiſſoit d'aucun
prix, j'avois oublié ton amour.

Que

Que le ſang-froid eſt cruel après
a fureur ! Que les points de vue
ont différens ſur les mêmes objets !
Dans l'horreur du déſeſpoir on
rend la férocité pour du coura-
ge, & la crainte des ſouffrances
our de la fermeté. Qu'un mot,
n regard, une ſurpriſe nous rap-
elle à nous-même, nous ne trou-
ons que de la foibleſſe pour prin-
ipe de notre Héroïſme ; pour
ruit, que le repentir ; & que le
népris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en
ſt la plus ſévere punition. Aban-
onnée à l'amertume du repentir,
nſevelie ſous le voile de la hon-
e, je me tiens à l'écart ; je crains
ue mon corps n'occupe trop de
lace, je voudrois le dérober à la
umiere ; mes pleurs coulent en
bondance, ma douleur eſt calme,
ul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis
oute à elle. Puis-je trop expier
non crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces
Sauvages

Sauvages bienfaiſans voudroien
me faire partager la joie qui le
tranſporte : je ne fais qu'en ſoup
çonner la cauſe ; mais quand ell
me ſeroit plus connue, je ne m
trouverois pas digne de me mêler
leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cr
de joie, une liqueur rouge ſembla
ble au Mays, * dont ils boiven
abondamment, leur empreſſemen
à contempler le Soleil par tous le
endroits d'où ils peuvent l'appe
cevoir, ne me laiſſeroient pas dou
ter que cette réjouiſſance ne ſe fi
en l'honneur de l'Aſtre Divin
ſi la conduite du *Cacique* étoi
conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à l
joie publique depuis la faute qu
j'ai commiſe, il n'en prend qu'
m

* Le *Mays* eſt une plante dont les In
diens font une boiſſon forte & ſaluta
re ; ils en préſentent au Soleil les jour
de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'
l'yvreſſe aprés le ſacrifice. *Voyez l'Hiſt
des Yncas t. 2. p. 151.*

na douleur. Son zele eſt plus reſ-
pectueux, ſes ſoins plus aſſidus,
on attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence con-
inuelle des Sauvages de ſa ſuite
joutoit la contrainte à mon afflic-
ion; il m'a délivrée de leurs re-
ards importuns; je n'ai preſque
lus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza?
l y a des momens, où je trouve
e la douceur dans ſes entretiens
nuets; le feu de ſes yeux me rap-
elle l'image de celui que j'ai vû
ans les tiens; j'y trouve des rap-
orts qui ſéduiſent mon cœur. Hé-
s que cette illuſion eſt paſſagere,
que les regrets qui la ſuivent ſont
urables: ils ne finiront qu'avec
a vie, puiſque je ne vis que pour
oi.

LETTRE HUITIEME.

QUAND un ſeul objet réun
toutes nos penſées, mo
cher Aza, les événemens ne nou
intéreſſent que par les rapports qu
nous y trouvons avec lui. Si t
n'étois le ſeul mobile de mon ame
aurois-je paſſé, comme je viens d
faire, de l'horreur du déſeſpoir
l'eſpérance la plus douce? L
Cacique avoit deja eſſayé pluſieu
fois inutilement de me faire ap
procher de cette fenêtre, que j
ne regarde plus ſans frémir. En
fin preſſée par de nouvelles inſtan
ces, je m'y ſuis laiſſée conduire
Ah! mon cher Aza, que j'ai ét
bien récompenſée de ma complai
ſance!

Par un prodige incompréhen
ſible, en me faiſant regarder
travers une eſpece de canne per
cée, il m'a fait voir la terre dan
u

n éloignement, où, ſans le ſe-
ours de cette merveilleuſe ma-
hine, mes yeux n'auroient pû
teindre.

En même-tems, il m'a fait en-
ndre par des ſignes (qui com-
encent à me devenir familiers)
ue nous allons à cette terre, &
ue ſa vûe étoit l'unique objet
es réjouiſſances que j'ai priſes
our un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avanta-
e de cette découverte ; l'eſpé-
nce, comme un trait de lumie-
, a porté ſa clarté juſqu'au fond
e mon cœur.

Il eſt certain que l'on me con-
uit à cette terre que l'on m'a fait
oir ; il eſt évident qu'elle eſt une
ortion de ton Empire, puiſque le
oleil y répand ſes rayons bien-
iſans *. Je ne ſuis plus dans les

* Les Indiens ne connoiſſoient pas
otre Hemiſphere, & croyoient que le
oleil n'éclairoit que la terre de ſes
nfans.

fers des cruels Eſpagnols. Qu
pourroit donc m'empêcher de ren
trer ſous tes Loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réu
nir à ce que j'aime. Mon amour
ma raiſon, mes deſirs, tout m'e
aſſure. Je vole dans tes bras, u
torrent de joie ſe répand dans mo
ame, le paſſé s'évanouit, me
malheurs ſont finis, ils ſont ou
bliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'e
mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je n
t'ai pas perdu ; je verrai ton viſa
ge, tes habits, ton ombre ; je t'a
merai, je te le dirai à toi-même
eſt-il des tourmens qu'un tel bon
heur n'efface !

LETTRE NEUVIEM

QUE les jours ſont longs
quand on les compte, mo
cher Aza ; le tems ainſi que l'eſ
pace n'eſt connu que par ſes limi
te

tes. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, mage du néant ; les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'en recouvrant la tranquilité de mon eſprit, je retrouve en même-tems la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des

projets de plaiſirs & de bonheu
s'y ſuccedent alternativement ; le
idées nouvelles y ſont reçues ave
facilité , celles même dont je n
m'étois point apperçue s'y retra
cent ſans les chercher.

Depuis deux jours , j'entens plu
ſieurs mots de la Langue du *Caci
que* que je ne croyois pas ſavoir
Ce ne ſont encore que des terme
qui s'appliquent aux objets , il
n'expriment point mes penſées &
ne me font point entendre celle
des autres ; cependant ils me four
niſſent déja quelques éclairciſſe
mens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du *Caciqu*
eſt *Déterville* , celui de notre mai
ſon flottante *vaiſſeau* , & celui d
la terre où nous allons , *France.*

Ce dernier m'a d'abord effrayé
je ne me ſouviens pas d'avoir en
tendu nommer ainſi aucune Con
trée de ton Royaume ; mais faiſant
réflexion au nombre infini de cel
les qui le compoſent , dont les
noms

noms me ſont échappés, ce mou-
vement de crainte s'eſt bien-tôt
évanoui : pouvoit-il ſubſiſter long-
tems avec la ſolide confiance que
me donne ſans ceſſe la vûe du So-
leil ? Non, mon cher Aza, cet
aſtre divin n'éclaire que ſes en-
fans ; le ſeul doute me rendroit
criminelle ; je vais rentrer ſous
ton Empire ; je touche au mo-
ment de te voir, je cours à mon
bonheur.

Au milieu des tranſports de ma
joie, la reconnoiſſance me prépa-
re un plaiſir délicieux ; tu com-
bleras d'honneur & de richeſſes
le *Cacique* † bienfaiſant qui nous
rendra l'un à l'autre ; il portera
dans ſa Province le ſouvenir de Zi-
lia ; la récompenſe de ſa vertu le
rendra plus vertueux encore, &
ton bonheur fera ta gloire.

† Les *Caciques* étoient des eſpeces
de petits Souverains tributaires des
Incas.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien; j'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne repete ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctément des mots de ſa Langue. (Il ſait bien que les

Dieux

Dieux ne parlent point). Dès que j'ai répété après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entierement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication,

qui n'agit que ſur elle-même, &
que de ſi grands intérêts exciten
à réflèchir ? Je ne le puis, mon che
Aza ; je cherche des lumieres ave
une agitation qui me dévore, &
je me trouve ſans ceſſe dans la plu
profonde obſcurité. Je ſavois qu
la privation d'un ſens peut trom
per à quelques égards ; je voi
néanmoins avec ſurpriſe, que l'u
ſage des miens m'entraîne d'er
reurs en erreurs. L'intelligenc
des Langues ſeroit-elle celle d
l'ame ? O, cher Aza, que me
malheurs me font entrevoir de fâ-
cheuſes vérités ; mais que ces triſ
tes penſées s'éloignent de moi ; nous
touchons à la terre. La lumiere
de mes jours diſſipera en un mo-
ment les ténebres qui m'environ-
nent.

LETTRE DIXIEME.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs repriment mes jugemens ; je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flottante, que nous ſommes entrés dans une ville bâtie ſur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des

villes du Soleil : ſi celles-là le ſurpaſſent en beauté par la richeſ ſe de leurs ornemens, celles-c ſont fort au-deſſus par les prodi ges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœu a treſſailli ; j'ai vû dans l'enfonce ment une jeune perſonne habillé comme une vierge du Soleil ; j'a couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une reſiſtance impéné trable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſ pace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immo bile les yeux attachés ſur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la rai-

ſon,

ſon, ils offuſquent le jugement; que faut-il penſer des habitans de ce pays? Faut-il les craindre, faut-il les aimer? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne; mais de quoi cela m'inſtruit-il? Le prodige en eſt-il moins grand? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon eſprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette Contrée ſont plus ſavans que tous nos *Ancûtes*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie: pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas; leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles

* Servante ou femme de chambre.

me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco*. * Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espere, & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIEME.

QUOI que j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour découvrir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'est que les Sauvages de cette Contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à culti-

* Capitale du Perou.

cultiver *. Si je m'en rapportois
à l'oppoſition de leurs uſages à
ceux de notre Nation, je n'aurois
plus d'eſpoir; mais je me ſouviens
que ton auguſte pere a ſoumis à
ſon obéïſſance des Provinces fort
éloignées, & dont les Peuples
n'avoient pas plus de rapport avec
les nôtres : pourquoi celle-ci n'en
ſeroit-elle pas une? Le Soleil pa-
roît ſe plaire à l'éclairer, il eſt plus
beau, plus pur que je ne l'ai ja-
mais vû, & je me livre à la con-
fiance qu'il m'inſpire : il ne me
reſte d'inquiétude que ſur la lon-
gueur du tems qu'il faudra paſſer
avant de pouvoir m'éclaircir tout-
à-fait ſur nos intérêts; car, mon
cher Aza, je n'en puis plus dou-
ter, le ſeul uſage de la Langue du
Pays pourra m'apprendre la vé-
rité & finir mes inquiétudes.

Je

* Les terres ſe cultivoient en com-
mun au Perou, & les jours de ce tra-
vail étoient des jours de réjouiſſances.

Je ne laiſſe échapper aucune o
caſion de m'en inſtruire, je pr
fite de tous les momens où D
terville me laiſſe en liberté pou
prendre des leçons de ma *China*
c'eſt une foible reſſource : ne pou
vant lui faire entendre mes pe
ſées, je ne puis former aucun ra
ſonnement avec elle ; je n'ap
prends que le nom des objets qu
frappent ſes yeux & les miens. Le
ſignes du *Cacique* me ſont que
quefois plus utiles. L'habitud
nous en a fait une eſpece d
langage, qui nous ſert au moins
exprimer nos volontés. Il me me
na hier dans une maiſon, où, ſan
cette intelligence, je me ſero
fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une cham
bre plus grande & plus ornée qu
celle que j'habite ; beaucoup d
monde y étoit aſſemblé. L'éton
nement général que l'on témoi
gna à ma vue me déplut ; les ri
exceſſifs que pluſieurs jeunes fille

s'effo

'efforçoient d'étouffer, & qui re-
commençoient lorſqu'elles le-
voient les yeux ſur moi, exci-
erent dans mon cœur un ſenti-
ment ſi fâcheux, que je l'aurois
ris pour de la honte, ſi je me
uſſe ſentie coupable de quelque
aute. Mais ne me trouvant qu'une
rande répugnance à demeurer a-
ec elles, j'allois retourner ſur
es pas, quand un ſigne de Dé-
erville me retint.

Je compris que je commettois
ne faute, ſi je ſortois, & je me
ardai bien de rien faire qui mé-
tât le blâme que l'on me don-
oit ſans ſujet; je reſtai donc: en
ortant toute mon attention ſur
es femmes, je crûs démêler que
ſingularité de mes habits cau-
oit ſeule la ſurpriſe des unes &
s ris offenſans des autres; j'eus
itié de leur foibleſſe; je ne pen-
i plus qu'à leur perſuader par
a contenance, que mon ame ne
ffféroit pas tant de la leur, que

mes

mes habillemens de leurs parures

Un homme que j'aurois pris pour un *Curaca* * s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'a son air fier, je pris pour la *Pallas* ** de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je fais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville : *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* .... un autre homme lui répondit : *Des graces, une taille de Nymphe !* .... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots. Je ne fais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilege de porter le même habit que les Yncas.

** Nom générique des Princesses.

Le *Cacique* paroiſſoit extrême-
ment ſatisfait de ce que l'on diſoit ;
l ſe tint toujours à côté de moi,
ou s'il s'en éloignoit pour parler
quelqu'un, ſes yeux ne me per-
doient pas de vue, & ſes ſignes
m'avertiſſoient de ce que je devois
faire : de mon côté j'étois fort at-
entive à l'obſerver, pour ne point
bleſſer les uſages d'une Nation ſi
peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſais, mon cher Aza, ſi
e pourrai te faire comprendre
ombien les manieres de ces Sau-
ages m'on paru extraordinaires.
Ils ont une vivacité ſi impatien-
e, que les paroles ne leur ſuffi-
ent pas pour s'exprimer, ils par-
ent autant par le mouvement de
eur corps que par le ſon de leur
oix ; ce que j'ai vû de leur agita-
on continuelle, m'a pleinement
erſuadée du peu d'importance des
émonſtrations du *Cacique*, qui
'ont tant cauſé d'embarras, &
r leſquelles j'ai fait tant de fauſ-
s conjectures.

Il

Il baiſa hier les mains de
Pallas, & celles de toutes les au
tres femmes; il les baiſa même a
viſage, ce que je n'avois pas en
core vû : les hommes venoien
l'embraſſer; les uns le prenoien
par une main, les autres le t
roient par ſon habit; & tout ce
avec une promptitude dont nou
n'avons point d'idées.

A juger de leur eſprit par l
vivacité de leurs geſtes, je ſu
ſûre que nos expreſſions meſurées
que les ſublimes comparaiſons qu
expriment ſi naturellement no
tendres ſentimens & nos penſée
affectueuſes, leur paroîtroient in
ſipides; ils prendroient notre ai
ſérieux & modeſte pour de la ſtu
pidité, & la gravité de notre de
marche pour un engourdiſſemen
Le croirois-tu, mon cher Aza
malgré leurs imperfections, ſi t
étois ici, je me plairois avec eux
Un certain air d'affabilité répand
ſur tout ce qu'ils font, les ren

aima

imables ; & ſi mon ame étoit plus
eureuſe, je trouverois du plaiſir
ans la diverſité des objets qui ſe
réſentent ſucceſſivement à mes
eux : mais le peu de rapport
u'ils ont avec toi, efface les a-
rémens de leur nouveauté ; toi
eul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE DOUZIEME.

J'Ai paſſé bien du tems, nom
cher Aza, ſans pouvoir don-
er un moment à ma plus chere
ccupation ; j'ai cependant un
rand nombre de choſes extraor-
inaires à t'apprendre ; je profite
un peu de loiſir pour eſſayer de
en inſtruire.

Le lendemain de ma viſite chez
Pallas, Déterville me fit appor-
r un fort bel habillement à l'u-
ge du pays. Après que ma petite
bina l'eut arrrangé ſur moi à ſa
ntaiſie, elle me fit approcher de
cette

cette ingénieuſe machine qui dou
ble les objets : quoique je dûſſ
être accoutumée à ſes effets, je ne
pus encore me garantir de la ſur
priſe, en me voyant comme ſi j'é
tois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajuſtement ne me
déplut pas ; peut-être je regrette
rois davantage celui que je quitte
s'il ne m'avoit fait regarder par tou
avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma cham
bre au moment que la jeune fill
ajoutoit encore pluſieurs bagatel
les à ma parure ; il s'arrêta à l'en
trée de la porte, & nous regard
long-tems ſans parler : ſa rêveri
étoit ſi profonde, qu'il ſe détour
na pour laiſſer ſortir la *China*, & ſe
remit à ſa place ſans s'en apperce
voir ; les yeux attachés ſur moi, i
parcouroit toute ma perſonne avec
une attention ſérieuſe dont j'étois
embarraſſée, ſans en ſavoir la rai
ſon.

Cependant afin de lui marquer
ma

a reconnoiſſance pour ſes nou-
eaux bienfaits, je lui tendis la
ain, & ne pouvant exprimer
es ſentimens, je crûs ne pouvoir
i rien dire de plus agréable que
uelques-uns des mots qu'il ſe
aît à me faire répéter; je tâchai
ême d'y mettre le ton qu'il y
onne.

Je ne ſai quel effet ils firent
ns ce moment-là ſur lui; mais
s yeux s'animerent, ſon viſage
nflamma, il vint à moi d'un air
ité, il parut vouloir me prendre
ns ſes bras, puis s'arrêtant tout-
coup, il me ſerra fortement la
ain en prononçant d'une voix
nue : *Non.... le reſpect....*
vertu.... & pluſieurs autres
ots que je n'entends pas mieux;
puis il courut ſe jetter ſur ſon
ge à l'autre côté de la chambre,
il demeura la tête appuyée dans
s mains avec tous les ſignes d'une
ofonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état, ne

dou-

doutant pas que je lui euſſe cau
quelques peines : je m'approch
de lui pour lui en témoigner mo
repentir ; mais il me repouſſa dou
cement ſans me regarder, & je n'
ſai plus lui rien dire. J'étois dan
le plus grand embarras, quand l
domeſtiques entrerent pour nou
apporter à manger ; il ſe leva
nous mangeâmes enſemble à
maniere accoutumée, ſans qu
parut d'autre ſuite à ſa doulet
qu'un peu de triſteſſe ; mais
n'en avoit ni moins de bonté, n
moins de douceur : tout cela m
paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſu
lui ni me ſervir des ſignes, qu
ordinairement nous tenoient lie
d'entretien ; cependant nous man
gions dans un tems ſi différent d
l'heure ordinaire des repas, qu
je ne pus m'empêcher de lui en te
moigner ma ſurpriſe. Tout ce qu
je compris à ſa réponſe, fut qu
nous allions changer de demeure

E

n effet, le *Cacique* après être
rti & rentré pluſieurs fois, vint
e prendre par la main ; je me
iſſai conduire, en rêvant toujours
ce qui s'étoit paſſé, & en cher-
ant à démêler ſi le changement
e lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eus-je paſſé la derniere
rte de la maiſon qu'il m'aida à
onter un pas aſſez haut, & je
e trouvai dans une petite cham-
re où l'on ne peut ſe tenir de-
out ſans incommodité ; mais
ous y fûmes aſſis fort à l'aiſe, le
acique, la *China* & moi : ce pe-
t endroit eſt agréablement meu-
é, une fenêtre de chaque côté
éclaire ſuffiſamment, mais il n'y
pas aſſez d'eſpace pour y mar-
ier.

Tandis que je le conſiderois
vec ſurpriſe, & que je tâchois de
éviner pourquoi Déterville nous
nfermoit ſi étroitement [ô, mon
ier Aza ! que les prodiges ſont
miliers dans ce pays] je ſentis
cette

cette machine ou cabane (je n
ſais comment la nommer) je l
ſentis ſe mouvoir & changer d
place. Ce mouvement me fit per
ſer à la maiſon flottante : la frayeu
me ſaiſit. Le *Cacique* attentif à me
moindres inquiétudes, me raſſura e
me faiſant regarder par une de
fenêtres : je vis, non ſans une ſu
priſe extrême, que cette machin
ſuſpendue aſſez près de la terre, f
mouvoit par un ſecret que je n
comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir qu
pluſieurs *Hamas* † d'une eſpece qu
nous eſt inconnue, marchoien
devant nous & nous traînoien
après eux : il faut, ô lumiere d
mes jours, un génie plus qu'hu
main pour inventer des choſes
utiles & ſi ſingulieres ; mais
faut auſſi qu'il y ait dans cette Na
tion quelques grands défauts qu
moderent ſa puiſſance, puiſqu'ell
n'eſ

† Nom générique des bêtes.

'eſt pas la maîtreſſe du monde
ntier.

Il y a quatre jours qu'enfer-
és dans cette merveilleuſe ma-
nine, nous n'en ſortons que la
uit pour reprendre du repos dans
premiere habitation qui ſe ren-
ontre; & je n'en ſors jamais ſans
gret. Je te l'avoue, mon cher
za, malgré mes tendres inquié-
des, j'ai goûté pendant ce voya-
des plaiſirs qui m'étoient in-
nnus. Renfermée dans le tem-
e dès ma plus tendre enfance,
ne connoiſſois pas les beautés
l'univers; tout ce que je vois
e ravit & m'enchante.

Les campagnes immenſes, qui
changent & ſe renouvellent ſans
ſſe à des regards attentifs, empor-
nt l'ame avec plus de rapidité
ue l'on ne les traverſe.

Les yeux ſans ſe fatiguer par-
urent, embraſſent & ſe repoſent
ut à la fois ſur une varieté in-
ie d'objets admirables: on croit

ne trouver de bornes à ſa vûe q
celles du monde entier ; cette e
reur nous flatte, elle nous don
une idée ſatisfaiſante de notre pr
pre grandeur, & ſemble no
rapprocher du Créateur de ta
de merveilles.

A la fin d'un beau jour,
Ciel n'offre pas un ſpectacle moi
admirable que celui de la terre
des nuées tranſparentes aſſemblé
autour du Soleil, teintes des plu
vives couleurs, nous préſente
de toutes parts des montagn
d'ombre & de lumiere, dont
majeſtueux déſordre attire not
admiration juſqu'à l'oubli de nou
mêmes.

Le *Cacique* a eu la complaiſan
ce de me faire ſortir tous les jou
de la cabane roulante, pour m
laiſſer contempler à loiſir les me
veilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois ſont délicieux
mon cher Aza ! Si les beautés d
Ciel & de la terre nous emporte
loi

oin de nous par un raviſſement
ıvolontaire, celles des forêts
ous y ramenent par un attrait
ntérieur, incompréhenſible, dont
ı ſeule nature a le ſecret. En en-
rant dans ces beaux lieux, un
harme univerſel ſe répand ſur
ous les ſens & confond leur uſage.
On croit voir la fraîcheur avant
e la ſentir; les différentes nuan-
es de la couleur des feuilles adou-
iſſent la lumiere qui les péne-
re, & ſemblent frapper le ſen-
iment auſſi-tôt que les yeux.
Une odeur agréable, mais indé-
erminée, laiſſe à peine diſcerner
i elle affecte le goût ou l'odorat;
air même ſans être apperçu, por-
e dans tout notre être une vo-
upté pure, qui ſemble nous don-
er un ſens de plus, ſans pouvoir
n déſigner l'organe.

O, mon cher Aza! que ta
réſence embelliroit des plaiſirs ſi
urs! Que j'ai deſiré de les par-
ager avec toi! Témoin de mes

tendres penſées, je t'aurois
trouver dans les ſentimens
mon cœur, des charmes enc
plus touchans que tous ceux
beautés de l'univers.

LETTRE TREIZIEM

ME voici, enfin, mon ch
Aza, dans une ville no
mée Paris: c'eſt le terme de
tre voyage; mais ſelon les app
rences, ce ne ſera pas celui
mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, pl
attentive que jamais ſur tout
qui ſe paſſe, mes découvertes
me produiſent que du tourmen
& ne me préſagent que des ma
heurs: je trouve ton idée dans
moindre de mes deſirs curieux
& je ne la rencontre dans aucu
des objets qui s'offrent à ma vû

Autant que j'en puis juger p
le tems que nous avons emplo

traverſer cette ville, & par le
and nombre d'habitans dont les
es ſont remplies, elle contient
us de monde que n'en pourroient
ſſembler deux ou trois de nos
ontrées.

Je me rappelle les merveilles
ie l'on m'a racontées *de Quito* ;
cherche à trouver ici quelques
aits de la peinture que l'on m'a
ite de cette grande ville : mais,
élas ! Quelle différence ?

Celle-ci contient des ponts,
es rivieres, des arbres, des cam-
agnes ; elle me paroît un univers
ûtôt qu'une habitation particu-
ère. J'eſſayerois en vain de te
onner une idée juſte de la hauteur
es maiſons ; elles ſont ſi prodi-
ieuſement élevées, qu'il eſt plus
acile de croire que la nature les a
roduites telles qu'elles ſont, que
e comprendre comment des hom-
nes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Caci-*
ue fait ſa réſidence. La maiſon

qu'elle habite eſt preſque auſſi m
gnifique que celle du Soleil ; l
meubles & quelques endroits d
murs ſont d'or ; le reſte eſt or
d'un tiſſu varié des plus bell
couleurs, qui repreſentent aſſ
bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me
entendre qu'il me conduiſoit dan
la chambre de ſa mere. Nous
trouvâmes à demi couchée ſur u
lit, à peu près de la même form
que celui des *Yncas*, & de mêm
métal. * Après avoir préſenté
main au *Cacique*, qui la baiſa e
ſe proſternant preſque juſqu'à ter
re, elle l'embraſſa ; mais avec un
bonté ſi froide, une joie ſi con
trainte, que ſi je n'euſſe été aver
tie, je n'aurois pas reconnu le
ſentimens de la nature dans le
careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un mo
ment, le *Cacique* me fit appro
cher

* Les lits, les chaiſes, les tables des
Yncas étoient d'or maſſif.

er ; elle jetta ſur moi un regard
daigneux, & ſans répondre à ce
e ſon fils lui diſoit, elle conti-
a d'entourer gravement ſes doigts
un cordon qui pendoit à un
tit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller
- devant d'un grand homme de
nne mine, qui avoit fait quelques
s vers lui ; il l'embraſſa auſſi-
en qu'une autre femme, qui étoit
cupée de la même maniere que
Pallas.

Dès que le *Cacique* avoit paru
ns cette chambre, une jeune
le à peu près de mon âge étoit
courue ; elle le ſuivoit avec un
mpreſſement timide, qui étoit re-
arquable. La joye éclatoit ſur
n viſage, ſans en bannir un fond
e triſteſſe intéreſſant. Déterville
mbraſſa la derniere ; mais avec
ne tendreſſe ſi naturelle, que mon
œur s'en émut. Hélas ! mon cher
za, quels ſeroient nos tranſports,
après tant de malheurs le ſort nous
éuniſſoit ?

Pendant ce tems, j'étois reſt
auprès de la *Pallas* par reſpect †;
n'oſois m'en éloigner, ni lev
les yeux ſur elle. Quelques
gards ſéveres qu'elle jettoit de te
en tems ſur moi, achevoient
m'intimider, & me donnoient u
contrainte qui gênoit juſqu'à m
penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fi
eût déviné mon embarras, apr
avoir quitté Déterville, elle vi
me prendre par la main, & m
conduiſit près d'une fenêtre
nous nous aſſimes. Quoi que
n'entendiſſe rien de ce qu'elle m
diſoit, ſes yeux pleins de bont
me parloient le langage univerſ
des cœurs bienfaiſans; ils m'in
piroient la confiance & l'amitié
j'aurois voulu lui témoigner me
ſentimens; mais ne pouvant m'ex
primer ſelon mes deſirs, je pro
nonça

† Les filles, quoique du ſang Royal
portoient un grand reſpect aux femme
mariées.

nçai tout ce que je ſavois de ſa
ngue.

Elle en ſourit plus d'une fois,
regardant Déterville d'un air
& doux. Je trouvois du plai-
dans cette eſpece d'entretien,
and la *Pallas* prononça quel-
es paroles aſſez haut en regar-
nt la jeune fille, qui baiſſa les
ux, repouſſa ma main qu'elle
oit dans les ſiennes, & ne me
garda plus.

A quelque tems de là, une
eille femme d'une phiſionomie
rouche entra, s'approcha de la
llas, vint enſuite me prendre
r le bras, me conduiſit preſque
algré moi dans une chambre au
us haut de la maiſon, & m'y laiſſa
ule.

Quoique ce moment ne dût pas
re le plus malheureux de ma
e, mon cher Aza, il n'a pas
é un des moins facheux à paſſer.
ttendois de la fin de mon voya-
quelques ſoulagemens à mes

inquiétudes ; je comptois
moins trouver dans la famille
Cacique les mêmes bontés q
m'avoit témoignées. Le froid
cueil de la *Pallas*, le changeme
ſubit des manieres de la jeune fil
la rudeſſe de cette femme qui m
voit arrachée d'un lieu où j'av
intérêt de reſter, l'inattention
Déterville, qui ne s'étoit point o
poſé à l'eſpece de violence qu'
m'avoit faite ; enfin toutes les c
conſtances dont une ame malhe
reuſe ſait augmenter ſes peines
ſe préſenterent à la fois ſous
plus triſtes aſpects : je me croyo
abandonnée de tout le monde
je déplorois amerement mon a
freuſe deſtinée, quand je vis e
trer ma *China*. Dans la ſituatio
où j'étois, ſa vûe me parut
bien eſſentiel ; je courus à elle,
l'embraſſai en verſant des larmes
elle en fut touchée, *ſon attendri*
ſement me fut cher. Quand on ſe cro
reduit à la pitié de ſoi-même, cel
de

s autres nous eſt bien précieuſe.
es marques d'affection de cette
une fille adoucirent ma peine :
lui comptois mes chagrins com-
e ſi elle eût pû m'entendre ; je
i faiſois mille queſtions, com-
e ſi elle eût pû y répondre ; ſes
rmes parloient à mon cœur, les
iennes continuoient à couler,
ais elles avoient moins d'amer-
me.

Je crûs qu'au moins je verrois
éterville à l'heure du repas ;
ais on me ſervit à manger, & je
e le vis point. Depuis que je t'ai
rdu, chere idole de mon cœur,
Cacique eſt le ſeul humain qui
t eu pour moi de la bonté
ns interruption ; l'habitude de le
ir s'eſt tournée en beſoin. Son ab-
nce redoubla ma triſteſſe : après
voir attendu vainement, je me
uchai ; mais le ſommeil n'avoit
oint encore tari mes larmes,
and je le vis entrer dans ma
ambre, ſuivi de la jeune per-

ſonne dont le bruſque dédain m'
voit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & p
mille careſſes elle ſembloit voulo
reparer le mauvais traitement qu'
le m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du li
il paroiſſoit avoir autant de plaiſ
à me revoir, que j'en ſentois de n'
être point abandonnée : ils ſe pa
loient en me regardant, & m'a
cabloient des plus tendres marqu
d'affection.

Inſenſiblement leur entretien d
vint plus ſérieux. Sans entend
leurs diſcours, il m'étoit aiſé
juger qu'ils étoient fondés ſur
confiance & l'amitié : je me gard
bien de les interrompre ; mais ſ
tôt qu'ils revinrent à moi, je t
chai de tirer du *Cacique* des éclai
ciſſemens ſur ce qui m'avoit par
de plus extraordinaire depuis mo
arrivée.

Tout ce que je pûs comprend
à ſes réponſes, fut que la jeun
fill

le que je voyois, ſe nommoit
éline, qu'elle étoit ſa ſœur, que
grand homme que j'avois vû
ns la chambre de la *Pallas*, étoit
n frere aîné, & l'autre jeune fem-
e ſon épouſe.

Céline me devint plus chere, en
prenant qu'elle étoit ſœur du
acique; la compagnie de l'un &
e l'autre m'étoit ſi agréable, que
ne m'apperçus point qu'il étoit
ur avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le
ſte du tems deſtiné au repos,
m'entretenir avec toi; c'eſt tout
on bien, c'eſt toute ma joye;
eſt à toi ſeul, chere ame de mes
enſées, que je dévelope mon
œur : tu ſeras à jamais le ſeul
époſitaire de mes ſecrets, de ma
endreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE QUATORZIEM

SI je continuois, mon ch
Aza, à prendre sur mon son
meil le tems que je te don
ne, je ne jouirois plus de c
momens délicieux où je n'exis
que pour toi. On m'a fait re
prendre mes habits de vierge
& l'on m'oblige de rester tout l
jour dans une chambre rempli
d'une foule de monde, qui s
change & se renouvelle à tou
moment, sans presque diminuer

Cette dissipation involontair
m'arrache souvent malgré moi
mes tendres pensées; mais si j
perds pour quelques instans cett
attention vive qui unit sans cess
mon ame à la tienne, je te re
trouve bientôt dans les comparai
sons avantageuses que je fais de
toi avec tout ce qui m'environne

Dans les différentes Contrées
que

ıe j'ai parcourues, je n'ai point
ı des Sauvages ſi orgueilleuſe-
ent familiers que ceux-ci. Les
mmes ſur-tout me paroiſſent a-
ir une bonté mépriſante qui
volte l'humanité, & qui m'inſpi-
roit peut-être autant de mépris
our elles qu'elles en témoignent
our les autres, ſi je les connoiſ-
is mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna
er un affront, qui m'afflige en-
re aujourd'hui. Dans le tems
ıe l'aſſemblée étoit la plus nom-
reuſe, elle avoit déja parlé à plu-
eurs perſonnes ſans m'apperce-
ir: ſoit que le hazard, ou que
ıelqu'un m'ait fait remarquer,
e fit, en jettant les yeux ſur
oi, un éclat de rire, quitta pré-
pitamment ſa place, vint à moi,
e fit lever, & après m'avoir
urnée & retournée autant de fois
ıe ſa vivacité le lui ſuggera,
rès avoir touché tous les mor-
aux de mon habit avec une at-

tention

tention ſcrupuleuſe, elle fit ſig
à un jeune homme de s'appr
cher, & recommença avec lui l'
xamen de ma figure.

Quoique je repugnaſſe à la
berté que l'un & l'autre ſe do
noient, la richeſſe des habits
la femme me la faiſant prend
pour une *Pallas*, & la magnificen
ce de ceux du jeune homme to
couvert de plaques d'or pour u
Anqui *, je n'oſois m'oppoſer
leur volonté; mais ce Sauvage t
méraire, enhardi par la familiari
de la *Pallas*, & peut-être par m
retenue, ayant eu l'audace de po
ter la main ſur ma gorge, je
repouſſai avec une ſurpriſe & un
indignation, qui lui fit connoîtr
que j'étois mieux inſtruite que lu
des loix de l'honnêteté.

A

* Prince du Sang : il falloit une pe
miſſion de l'Ynca pour porter de l'or ſu
les habits, & il ne le permettoit qu'au
Princes du Sang Royal.

Au cri que je fis, Déterville
ourut : il n'eut pas plûtôt dit
elques paroles au jeune *Sau-*
ge, que celui-ci s'appuyant
ne main ſur ſon épaule, fit des
ſi violens, que ſa figure en
it contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarraſſa, &
dit, en rougiſſant, des mots
n ton ſi froid, que la gaieté
jeune homme s'évanouit, &
yant apparemment plus rien
répondre, il s'éloigna ſans ré-
quer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les
eurs de ce pays me rendent
pectables celles des enfans du
eil ! Que la témérité du jeune
qui rappelle cherement à mon
venir ton tendre reſpect, ta
e retenue & les charmes de
onnêteté qui regnoient dans nos
retiens ! Je l'ai ſenti au pre-
r moment de ta vue, cheres
ces de mon ame ; & je le
ſerai toute ma vie. Toi ſeul

réunis

réunis toutes les perfections q
la nature a répandues ſéparéme
ſur les humains, comme elle
raſſemblé dans mon cœur to
les ſentimens de tendreſſe & d'a
miration, qui m'attachent à toi ju
qu'à la mort.

LETTRE QUINZIEM

PLUS je vis avec le *Cacique*
ſa ſœur, mon cher Aza, pl
j'ai de peine à me perſuader qu'
ſoient de cette Nation : eux ſeu
connoiſſent & reſpectent la vert

Les manieres ſimples, la bon
naïve, la modeſte gaieté de Céli
feroient volontiers penſer qu'elle
été élevée parmi nos Vierges. I
douceur honnête, le tendre ſ
rieux de ſon frere, perſuaderoien
facilement qu'il eſt né du ſang d
Yncas. L'un & l'autre me traite
avec autant d'humanité que nou
en exercerions à leur égard,

de

s malheurs les euſſent conduits
rmi nous. Je ne doute même
us que le *Cacique* ne ſoit ton
outaire *.

Il n'entre jamais dans ma cham-
e, ſans m'offrir un préſent de
oſes merveilleuſes dont cette
ntrée abonde : tantôt ce ſont
s morceaux de la machine qui
uble les objets, renfermés dans
petits coffres d'une matiere
mirable. Une autre fois ce ſont
pierres légeres & d'un éclat
prenant, dont on orne ici
ſque toutes les parties du corps ;
en paſſe aux oreilles, on en met
l'eſtomac, au col, ſur la chauſ-
e ; & cela eſt très agréable à
r.

Mais

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient
igés de fournir les habits & l'en-
ien de l'*Inca* & de la Reine. Ils
ſe préſentoient jamais devant l'un
'autre, ſans leur offrir un tribut de
oſités que produiſoit la Province
ils commandoient.

Mais ce que je trouve de p
amuſant, ce ſont de petits ou
d'un métal fort dur, & d'u
commodité ſinguliere; les uns ſ
vent à compoſer des ouvrages q
Céline m'apprend à faire; d'aut
d'une forme tranchante ſervent
diviſer toutes ſortes d'étoffe
dont on fait tant de morceaux c
l'on veut ſans effort, & d'u
maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres rare
plus extraordinaires encore; m
n'étant point à notre uſage, je
trouve dans notre langue aucu
termes qui puiſſent t'en donn
l'idée.

Je te garde ſoigneuſement to
ces dons, mon cher Aza; out
le plaiſir que j'aurai de ta ſurpri
lorſque tu les verras, c'eſt qu'
ſurément ils ſont à toi. Si le *Ca*
que n'étoit ſoumis à ton obéiſſa
ce, me payeroit-il un tribut qu
ſait n'être dû qu'à ton rang ſ
prême? Les reſpects qu'il m'a to

jou

urs rendus, m'ont fait penſer que
a naiſſance lui étoit connue. Les
éſens dont il m'honore me per-
adent ſans aucun doute, qu'il
gnore pas que je dois être ton
ouſe, puiſqu'il me traite d'a-
nce en *Mama-Oella* *.

Cette conviction me raſſure, &
lme une partie de mes inquié-
des : je comprends qu'il ne me
anque que la liberté de m'expri-
er, pour ſavoir du *Cacique* les
ſons qui l'engagent à me retenir
ez lui, & pour le déterminer à
e remettre en ton pouvoir ; mais
ſques-là j'aurai encore bien des
ines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'hu-
eur de *Madame* (c'eſt le nom
la mere de Déterville) ne ſoit
ſſi aimable que celle de ſes enfans.
oin de me traiter avec autant
bonté, elle me marque en
utes occaſions une froideur &
un

* C'eſt le nom que prenoient les Rei-
s en montant ſur le Trône.

un dédain qui me mortifient, ſa
que je puiſſe y remédier, ne po
vant en découvrir la cauſe ;
par une oppoſition de ſentime
que je comprends encore moins
elle exige que je ſois continuell
ment avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſu
portable ; la contrainte regne p
tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à
dérobée que Céline & ſon fre
me font des ſignes d'amitié. Eu
mêmes n'oſent ſe parler libreme
devant elle. Auſſi continuent-ils
paſſer une partie des nuits da
ma chambre : c'eſt le ſeul ten
où nous jouiſſons en paix du pla
ſir de nous voir. Et quoique
ne participe gueres à leurs entre
tiens, leur préſence m'eſt toujou
agréable. Il ne tient pas aux ſoi
de l'un & de l'autre que je ne ſo
heureuſe. Hélas ! mon cher Aza
ils ignorent que je ne puis l'êt
loin de toi, & que je ne cro
vivre qu'autant que ton ſouven

ma tendreſſe m'occupent toute
tiere.

LETTRE SEIZIEME.

L me reſte ſi peu *de Quipos*,
mon cher Aza, qu'à peine j'oſe
faire uſage. Quand je veux les
uer, la crainte de les voir finir
arrête, comme ſi en les épar-
ant je pouvois les multiplier. Je
is perdre le plaiſir de mon ame,
ſoûtien de ma vie; rien ne ſou-
era le poids de ton abſence,
n ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate
conſerver le ſouvenir des plus
rets mouvemens de mon cœur
ur t'en offrir l'hommage. Je
ulois conſerver la mémoire des
ncipaux uſages de cette nation
guliere, pour amuſer ton loiſir
ns des jours plus heureux. Hé-
! il me reſte bien peu d'eſpé-
ce de pouvoir exécuter mes
jets. Si

Si je trouve à préſent tant
difficultés à mettre de l'ordre d
mes idées, comment pourrai-je d
la ſuite me les rappeller ſans
ſecours étranger ? On m'en o
un, il eſt vrai ; mais l'exécut
en eſt ſi difficile, que je la c
impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un S
vage de cette contrée, qui vi
tous les jours me donner des
çons de ſa langue, & de la
thode de donner une ſorte
xiſtence aux penſées. Cela ſe
en traçant avec une plume
petites figures que l'on appe
Lettres, ſur une matiere blanc
& mince que l'on nomme *papie*
ces figures ont des noms ;
noms mêlés enſemble répréſente
les ſons des paroles : mais
noms & ces ſons me paroiſſent
peu diſtincts les uns des autres
que ſi je réuſſis un jour à les
tendre, je ſuis bien aſſurée q
ce ne ſera pas ſans beaucoup

peine

nes. Ce pauvre Sauvage s'en
nne d'incroiables pour m'in-
uire ; je m'en donne bien da-
ntage pour apprendre : cepen-
nt je fais ſi peu de progrès que
renoncerois à l'entrepriſe, ſi je
ois qu'une autre voye pût m'é-
ircir de ton ſort & du mien.
ll n'en eſt point, mon cher
a ! auſſi ne trouve-je plus de
iſir que dans cette nouvelle &
guliere étude. Je voudrois vi-
ſeule : tout ce que je vois me
laît ; & la néceſſité que l'on
mpoſe d'être toujours dans la
mbre de *Madame*, me devient
ſupplice.

Dans les commencemens, en
itant la curioſité des autres,
nuſois la mienne ; mais quand
ne peut faire uſage que des
ux, ils ſont bientôt ſatisfaits.
utes les femmes ſe reſſemblent,
s ont toujours les mêmes ma-
res, & je crois qu'elles diſent
jours les mêmes choſes. Les

apparences ſont plus variées d
les hommes. Quelques-uns
l'air de penſer ; mais en généra
ſoupçonne cette nation de n'ê
point telle qu'elle paroît ; l'af
tation me paroît ſon caractere
minant.

Si les démonſtrations de zele
d'empreſſement, dont on déc
ici les moindres devoirs de la
cieté, étoient naturels, il faudr
mon cher Aza, que ces peup
euſſent dans le cœur plus de b
té, plus d'humanité que les nôtr
cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérén
dans l'ame que ſur le viſage, ſ
penchant à la joye, que je rem
que dans toutes leurs action
étoit ſincere, choiſiroient-ils p
leurs amuſemens des ſpectacle
tels que celui qu'on m'a fait vo

On m'a conduit dans un
droit, où l'on repréſente à p
près comme dans ton Palais,
actions des hommes qui ne ſ

plu

s ; * mais ſi nous ne rappellons
e la mémoire des plus ſages &
plus vertueux, je crois qu'ici
ne célebre que les inſenſés &
méchans. Ceux qui les repré-
tent, crient & s'agitent comme
furieux ; j'en ai vû un pouſſer
rage juſqu'à ſe tuer lui-même.
belles femmes, qu'apparem-
nt ils perſécutent, pleurent
s ceſſe, & font des geſtes de
eſpoir, qui n'ont pas beſoin
paroles dont ils ſont accompa-
és, pour faire connoître l'excès
leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher
a, qu'un peuple entier, dont
dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe
la repréſentation des malheurs
des crimes qui ont autrefois
li, ou accablé leurs ſemblables ?

* Les Yncas faiſoient repréſenter des
eces de Comédies, dont les ſujets
ient tirés des meilleures actions de
rs prédéceſſeurs.

Mais, peut-être a-t-on beſ
ici de l'horreur du vice pour co
duire à la vertu : cette penſée
vient ſans la chercher ; ſi elle ét
juſte, que je plaindrois cette
tion ! La nôtre plus favoriſée
la nature, chérit le bien par
propres attraits ; il ne nous fa
que des modeles de vertu pour d
venir vertueux, comme il ne fa
que t'aimer pour devenir aimab

LETTRE DIX-SEPTIEM

JE ne ſais plus que penſer
génie de cette nation, mo
cher Aza. Il parcourt les extr
mes avec tant de rapidité, qu
faudroit être plus habile que je
le ſuis pour aſſeoir un jugeme
ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectac
totalement oppoſé au premie
Celui-là cruel, effrayant, revol
la raiſon, & humilie l'humanit

Celu

elui-ci amuſant, agréable, imite
nature, & fait honneur au bon
ns. Il eſt compoſé d'un bien plus
and nombre d'hommes & de
mmes que le premier. On y re-
éſente auſſi quelques actions de
vie humaine ; mais ſoit que l'on
prime la peine ou le plaiſir, la
ie ou la triſteſſe, c'eſt toujours
r des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que
ntelligence des ſons ſoit univer-
lle ; car il ne m'a pas été plus
fficile de m'affecter des différen-
s paſſions que l'on a repréſen-
es, que ſi elles euſſent été ex-
imées dans notre langue : & cela
e paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans
oute de l'invention des hommes,
uiſqu'il differe ſuivant les diffé-
ntes nations. La nature plus
uiſſante & plus attentive aux be-
ins & aux plaiſirs de ſes créatu-
s, leur a donné des moyens géné-
ux de les exprimer, qui ſont fort

bien imités par les chants que
entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aig
expriment mieux le beſoin de
cours dans une crainte violen
ou dans une douleur vive, q
des paroles entendues dans u
partie du monde, & qui n'ont a
cune ſignification dans l'autre;
n'eſt pas moins certain que
tendres gémiſſemens frappent n
cœurs d'une compaſſion bien pl
efficace, que des mots dont l'a
rangement bizarre fait ſouvent
effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne po
tent-ils pas inévitablement da
notre ame le plaiſir gay, que
récit d'une hiſtoire divertiſſante
ou une plaiſanterie adroite n'y fa
jamais naître qu'imparfaitement.

Eſt-il dans aucune langue d
expreſſions, qui puiſſent commun
quer le plaiſir ingénu avec autan
de ſuccès, que ſont les jeux naï
des animaux? Il ſemble que l

dan

nſes veulent les imiter ; du
oins inſpirent-elles à peu près le
ème ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce
ectacle tout eſt conforme à la
ature & à l'humanité. Eh ! quel
en peut-on faire aux hommes,
ui égale celui de leur inſpirer de
joie ?

J'en reſſentis moi-même, & j'en
mportois preſque malgré moi,
uand elle fut troublée par un ac-
dent qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions
n peu écartées de la foule, &
ous nous ſoutenions l'une & l'au-
re de crainte de tomber. Déter-
ille étoit quelque pas devant
ous avec ſa belle-ſœur qu'il con-
uiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage
'une figure aimable aborda Cé-
ne, lui dit quelques mots fort
as, lui laiſſa un morceau de pa-
ier qu'à peine elle eut la force de
le recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à ſon

abord juſqu'à me faire partager
tremblement qui la ſaiſit, tour
la tête languiſſamment vers
lorſqu'il nous quitta. Elle
parut ſi foible, que la croya
attaquée d'un mal ſubit, j'allo
appeller Déterville pour la ſeco
rir ; mais elle m'arrêta, & m'in
poſa ſilence en me mettant un
ſes doigts ſur la bouche : j'aim
mieux garder mon inquiétude
que de lui déſobéir.

Le même ſoir quand le fre
& la ſœur ſe furent rendus dan
ma chambre, Céline montra a
Cacique le papier qu'elle avo
reçû : ſur le peu que je dévina
de leur entretien, j'aurois penſ
qu'elle aimoit le jeune homm
qui le lui avoit donné, s'il étoi
poſſible que l'on s'effrayât de l
préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon che
Aza, faire part de beaucoup
d'autres remarques que j'ai fai-
tes, mais hélas ! je vois la fin
de

mes cordons, j'en touche les
rniers fils, j'en noue les der-
ers nœuds ; ces nœuds qui me
mbloient être une chaîne de
mmunication de mon cœur au
n, ne ſont déja plus que les
ſtes objets de mes regrets. L'il-
ſion me quitte ; l'affreuſe vé-
é prend ſa place ; mes penſées
rantes, égarées dans le vuide
menſe de l'abſence, s'anéanti-
nt déſormais avec la même ra-
dité que le tems. Cher Aza, il
e ſemble que l'on nous ſépare
core une fois, que l'on m'arra-
e de nouveau à ton amour. Je
perds, je te quitte, je ne te ver-
plus, Aza ! Cher eſpoir de mon
eur, que nous allons être éloi-
és l'un de l'autre.

LETTRE DIX-HUITIEM

COMBIEN de tems éfacé
ma vie, mon cher Aza!
Soleil a fait la moitié de
cours, depuis la derniere fois q
j'ai joui du bonheur artificiel q
je me faiſois, en croyant m'entr
tenir avec toi. Que cette doul
abſence m'a paru longue ! Qu
courage ne m'a-t-il pas falu po
la ſupporter ? Je ne vivois q
dans l'avenir, le préſent ne
paroiſſoit plus digne d'être com
té. Toutes mes penſées n'étoie
que des deſirs, toutes mes réf
xions que des projets, tous m
ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore form
ces figures, que je me hâte d'
faire les interprêtes de ma te
dreſſe.

Je me ſens ranimer par cet
tendre occupation. Rendue à mo
même

ème , je crois recommencer à
vre. Aza , que tu m'ès cher ;
e j'ai de joie à te le dire , à
peindre , à donner à ce ſenti-
ent toutes les ſortes d'exiſten-
s qu'il peut avoir ! Je voudrois
tracer ſur le plus dur métal ,
r les murs de ma chambre , ſur
es habits , ſur tout ce qui m'en-
ronne , & l'exprimer dans tou-
s les langues.

Hélas ! que la connoiſſance de
lle dont je me ſers à préſent
'a été funeſte ; que l'eſpérance
i m'a portée à m'en inſtruire
oit trompeuſe ! A meſure que
n ai acquis l'intelligence , un
ouvel univers s'eſt offert à mes
ux. Les objets ont pris une
tre forme , chaque éclairciſſe-
ent m'a découvert un nouveau
alheur.

Mon eſprit , mon cœur , mes
ux , tout m'a ſéduit ; le Soleil
ème m'a trompé. Il éclaire le
onde entier dont ton empire

 n'occupe

n'occupe qu'une portion , ain
que bien d'autres Royaumes q
le compoſent. Ne crois pas , mo
cher Aza , que l'on m'ait abuſe
ſur ces faits incroyables : on n
me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuple
ſoumis à ton obéiſſance , je ſu
non ſeulement ſous une Dom
nation Etrangere , éloignée d
ton Empire par une diſtance
prodigieuſe , que notre nation
ſeroit encore ignorée , ſi la cup
dité des Eſpagnols ne leur avo
fait ſurmonter des dangers a
freux pour pénétrer juſqu'à nou

L'amour ne fera-t-il pas c
que la ſoif des richeſſes a p
faire ? Si tu m'aimes , ſi tu me de
ſires , ſi ſeulement tu penſes en
core à la malheureuſe Zilia , j
dois tout attendre de ta tendreſ
ou de ta généroſité. Que l'o
m'enſeigne les chemins qui peu
vent me conduire juſqu'à toi
les périls à ſurmonter , les fat

gue

ies à ſupporter ſeront des plai-
s pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher za, qu'il me faut un tems in-ni pour former très-peu de li-nes. Il arrive ſouvent qu'après voir beaucoup écrit, je ne puis éviner moi-même ce que j'ai cru xprimer. Cet embarras brouille es idées, me fait oublier ce que ai retracé avec peine à mon ſou-enir; je recommence, je ne fais as mieux, & cependant je con-nue.

J'y trouverois plus de facilité, je n'avois à te peindre que les xpreſſions de ma tendreſſe; la vi-acité de mes ſentimens applaniroit outes les difficultés.

Mais je voudrois auſſi te ren-re compte de tout ce qui s'eſt paſſé

paſſé pendant l'intervalle de mo
ſilence. Je voudrois que tu n'igno
raſſes aucune de mes actions
néanmoins elles ſont depuis long
tems ſi peu intéreſſantes, & p
peu uniformes, qu'il me ſeroi
impoſſible de les diſtinguer le
unes des autres.

Le principal événement de m
vie a été le départ de Déterville

Depuis un eſpace de tems qu
l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé
faire la Guerre pour les intérêts
de ſon Souverain. Lorſqu'il par-
tit, j'ignorois encore l'uſage de
ſa langue, cependant à la vive
douleur qu'il fit paroître en ſe
ſéparant de ſa ſœur & de moi,
je compris que nous le perdions
pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes;
mille craintes remplirent mon
cœur, que les bontés de Céline
ne purent éfacer. Je perdois en
lui la plus ſolide eſpérance de te
revoir. A qui pourrois-je avoir re-
cours,

ours, s'il m'arrivoit de nouveaux
alheurs ? Je n'étois entendue de
erſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les
fets de cette abſence. Madame
mere, dont je n'avois que trop
eviné le dédain (& qui ne m'a-
oit tant retenue dans ſa chambre,
ue par je ne ſais quelle vanité
u'elle tiroit, dit-on, de ma naiſ-
nce & du pouvoir qu'elle a ſur
oi) me fit enfermer avec Céline
ans une maiſon de Vierges, où
ous ſommes encore. La vie que
on y mene eſt ſi uniforme, qu'elle
e peut produire que des événe-
iens peu conſidérables.

Cette retraite ne me déplairoit
as, ſi au moment où je ſuis en
tat de tout entendre, elle ne me
rivoit des inſtructions dont j'ai
eſoin ſur le deſſein que je forme
'aller te rejoindre. Les Vierges
ui l'habitent ſont d'une igno-
ance ſi profonde, qu'elles ne peu-
ent ſatisfaire à mes moindres cu-
ioſités.

Le

Le culte qu'elles rendent à
Divinité du pays, exige qu'ell
renoncent à tous ſes bienfaits
aux connoiſſances de l'eſprit, au
ſentimens du cœur, & je cro
même à la raiſon : du moins leu
diſcours le fait-il penſer.

Enfermées comme les nôtres
elles ont un avantage que l'on n
pas dans les Temples du Soleil
ici les murs ouverts en quelque
endroits, & ſeulement fermés pa
des morceaux de fer croiſés, aſſe
près l'un de l'autre, pour empê
cher de ſortir, laiſſent la libert
de voir & d'entretenir les gens d
dehors : c'eſt ce qu'on appelle de
Parloirs.

C'eſt à la faveur de cett
commodité, que je continue
prendre des leçons d'écriture. J
ne parle qu'au maître qui me le
donne ; ſon ignorance à tous au
tres égards qu'à celui de ſon art
ne peut me tirer de la mienne
Céline ne me paroît pas mieux
inſtruite

truite; je remarque dans les ré-
nſes qu'elle fait à mes queſ-
ns, un certain embarras qui ne
ut partir que d'une diſſimula-
n mal-adroite, ou d'une igno-
ce honteuſe. Quoiqu'il en ſoit,
n entretien eſt toujours borné
x intérêts de ſon cœur & à
ux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla
jour en ſortant du Spectacle
l'on chante, eſt ſon Amant,
mme j'avois cru le déviner.
Mais Madame Déterville, qui
veut pas les unir, lui défend
le voir; & pour l'en empêcher
s ſurement, elle ne veut pas mê-
qu'elle parle à qui que ce ſoit.
Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit
igne d'elle; c'eſt que cette
re glorieuſe & dénaturée, pro-
d'un uſage barbare, établi
mi les Grands Seigneurs de ce
s, pour obliger Céline à pren-
l'habit de Vierge, afin de
dre ſon fils aîné plus riche.

Par

Par le même motif, elle a de
obligé Déterville à choiſir un ce
tain ordre, dont il ne pourra pl
ſortir, dès qu'il aura pronon
des paroles que l'on appelle *Vœu*

Céline réſiſte de tout ſon po
voir au ſacrifice que l'on exi
d'elle ; ſon courage eſt ſoutenu p
des Lettres de ſon Amant, que
reçois de mon Maître à écrire,
que je lui rends : cependant ſe
chagrin apporte tant d'altératio
dans ſon caractere, que loin d'
voir pour moi les mêmes bont
qu'elle avoit avant que je parla
ſa langue, elle répand ſur not
commerce une amertume qui a
grit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſie
nes, je l'écoute ſans ennui, je
plains ſans effort, je la conſo
avec amitié ; & ſi ma tendreſſe r
veillée par la peinture de la ſienne
me fait chercher à ſoulager l'o
preſſion de mon cœur, en prono
çant ſeulement ton nom, l'imp

tie

nce & le mépris ſe peignent ſur
n viſage : elle me conteſte ton
rit, tes vertus, & juſqu'à ton
our.

Ma China même (je ne lui ſai
int d'autre nom, celui-là a paru
iſant, on le lui a laiſſé) ma Chi-
, qui ſembloit m'aimer, qui m'o-
t en toutes autres occaſions, ſe
nne la hardieſſe de m'exhorter
ne plus penſer à toi; ou ſi je
impoſe ſilence, elle ſort; Cé-
e arrive, il faut renfermer mon
agrin.

Cette contrainte tirannique met
comble à mes maux. Il ne me
te que la ſeule & pénible ſa-
faction de couvrir ce papier des
preſſions de ma tendreſſe, puiſ-
'il eſt le ſeul témoin docile des
ntimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des
ines inutiles; peut-être ne ſau-
s-tu jamais que je n'ai vêcu que
ur toi. Cette horrible penſée
oiblit mon courage, ſans rom-

pre

pre le deſſein que j'ai de co
nuer à t'écrire. Je conſerve m
illuſion pour te conſerver ma vi
j'écarte la raiſon barbare qui vo
droit m'éclairer : ſi je n'eſperois
revoir, je périrois mon cher Az
j'en ſuis certaine ; ſans toi la
m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIEM

JUſqu'ici, mon cher Aza, to
te occupée des peines de m
cœur, je ne t'ai point parlé de cell
de mon eſprit ; cependant elles
ſont gueres moins cruelles. J'
éprouve une d'un genre inconn
parmi nous, & que le génie i
conſéquent de cette nation po
voit ſeul inventer.

Le gouvernement de cet Em
pire, entiérement oppoſé à cel
du tien, ne peut manquer d'êt
défectueux. Au lieu que le *Cap*
Inca eſt obligé de pourvoir à
ſubſiſtan

ſiſtance de ſes peuples, en Eu-
e les Souverains ne tirent la
r que des travaux de leurs ſu-
s ; auſſi les crimes & les mal-
urs viennent-ils preſque tous des
ſoins mal-ſatisfaits.

Le malheur des Nobles en gé-
ral, naît des difficultés qu'ils
uvent à concilier leur magnifi-
ce apparente avec leur miſere
lle.

Le commun des hommes ne
tient ſon état que par ce qu'on
pelle commerce, ou induſtrie ;
mauvaiſe foi eſt le moindre des
mes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obli-
, pour vivre, de s'en raporter
humanité des autres : elle eſt ſi
rnée, qu'à peine ces malheureux
t-ils ſuffiſamment pour s'empê-
er de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſ-
le d'acquérir une portion de cet-
terre que la nature a donnée à
us les hommes. Sans poſſéder

ce qu'on appelle du bien, il
impoſſible d'avoir de l'or; & p
une inconſéquence qui bleſſe
lumieres naturelles, & qui imp
tiente la raiſon, cette nation i
ſenſée, attache de la honte à r
cevoir de tout autre que du So
verain, ce qui eſt néceſſaire
ſoutien de ſa vie & de ſon éta
ce Souverain répand ſes libéra
tés ſur un ſi petit nombre de ſes ſ
jets, en comparaiſon de la qua
tité des malheureux, qu'il y aur
autant de folie à prétendre y avo
part, que d'ignominie à ſe dé
vrer par la mort de l'impoſſibili
de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſte
vérités n'excita d'abord dans mo
cœur que de la pitié pour les miſ
rables, & de l'indignation contre le
Loix. Mais hélas! que la manier
mépriſante dont j'entendis parle
de ceux qui ne ſont pas riches
me fit faire de cruelles réflexion
ſur moi-même! Je n'ai ni or, n

terres

res, ni adreſſe ; je fais néceſ-
rement partie des citoyens de
te ville. O ciel ! dans quelle
ſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de
nte qui ne vient pas d'une faute
mmiſe, me ſoit étranger ; quoi-
e je ſente combien il eſt inſenſé
n recevoir, par des cauſes indé-
ndantes de mon pouvoir ou de
volonté, je ne puis me dé-
ndre de ſouffrir de l'idée que les
tres ont de moi : cette peine
e ſeroit inſupportable, ſi je n'eſ-
rois qu'un jour ta généroſité
e mettra en état de récompen-
r ceux qui m'humilient malgré
oi par des bienfaits dont je me
oiois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne
ette tout en œuvre pour calmer
es inquiétudes à cet égard ; mais
que je vois, ce que j'apprends
es gens de ce pays, me donne en
énéral de la défiance de leurs
aroles : leurs vertus, mon cher

Aza,

Aza, n'ont pas plus de réa
que leurs richeſſes. Les meul
que je croiois d'or, n'en ont
la ſuperficie; leur véritable ſ
ſtance eſt de bois: de même
qu'ils appellent politeſſe a tous
dehors de la vertu, & cache
gérement leurs défauts; mais a
un peu d'attention on en déco
vre auſſi aiſément l'artifice, q
celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces co
noiſſances à une ſorte d'écritu
que l'on appelle *Livre*: quoi q
je trouve encore beaucoup de d
ficultés à comprendre ce qu'
contiennent, ils me ſont fort u
les, j'en tire des notions, Céli
m'explique ce qu'elle en ſait,
j'en compoſe des idées que je cr
juſtes.

Quelques-uns de ces Livr
apprennent ce que les homm
ont fait, & d'autres ce qu'ils o
penſé. Je ne puis t'exprimer, mo
cher Aza, l'excellence du plaiſ

qu

e je trouverois à les lire, ſi je
entendois mieux ; ni le deſir
trême que j'ai de connoître quel-
es-uns des hommes divins qui
compoſent. Puiſqu'ils ſont à
ne ce que le Soleil eſt à la ter-
, je trouverois avec eux tou-
les lumieres, tous les ſecours
nt j'ai beſoin : mais je ne vois
l eſpoir d'avoir jamais cette ſa-
faction. Quoique Céline liſe aſ-
ſouvent, elle n'eſt pas aſſez
truite pour me ſatisfaire : à
ne avoit-elle penſé que les Li-
s fuſſent faits par les hommes ;
e ignore leurs noms, & même
s vivent.

Je te porterai, mon cher Aza,
ut ce que je pourrai amaſſer de
merveilleux ouvrages ; je te
expliquerai dans notre langue ;
goûterai la ſuprême félicité de
nner un plaiſir nouveau à ce que
me.

Hélas ! le pourai je jamais ?

LETTRE VINGT-UNIEME

JE ne manquerai plus de n
tiere pour t'entretenir, m
cher Aza : on m'a fait parler à
Cuſipata que l'on nomme ici
ligieux ; inſtruit de tout, il n
promis de ne me rien laiſſer ign
rer. Poli comme un grand S
gneur, ſçavant comme un *Am*
tas, il ſait auſſi parfaitement
uſages du monde que les dogm
de ſa Religion. Son entretien pl
utile qu'un Livre, m'a donné u
ſatisfaction que je n'avois pas go
tée depuis que mes malheurs m'o
ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de
Religion de France, & m'exho
ter à l'embraſſer ; je le ferois v
lontiers, ſi j'étois bien aſſur
qu'il m'en eût fait une peintu
véritable.

De la façon dont il m'a par
d

es vertus qu'elle preſcrit, elles ont tirées de la Loi naturelle, & n vérité auſſi pures que les nô- res : mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ubtil pour appercevoir le raport ue devroit avoir avec elle les nœurs & les uſages de la nation ; y trouve au contraire une incon- équence ſi remarquable, que ma aiſon refuſe abſolument de s'y rêter.

A l'égard de l'origine & des rincipes de cette Religion, ils e m'ont paru ni plus incroiables, i plus incompatibles avec le bon ns, que l'hiſtoire de *Mancocapa* du marais *Titicaca* *; ainſi je s adopterois de même, ſi le *uſipata* n'eût indignement mé- riſé le culte que nous rendons au oleil : toute partialité détruit la onfiance.

J'aurois pû appliquer à ſes rai- nnemens ce qu'il oppoſoit aux iens : mais ſi les loix de l'huma-

* Voyez l'Hiſtoire des Yncas.

nité défendent de frapper ſon ſem
blable, parce que c'eſt lui fai
un mal ; à plus forte raiſon
doit-on pas bleſſer ſon ame p
le mépris de ſes opinions. Je n
contentai de lui expliquer mes ſe
timens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus ch
me preſſoit de changer le ſujet
notre entretien : je l'interromp
dès qu'il me fut poſſible, pou
faire des queſtions ſur l'éloign
ment de la Ville de Paris à celle
Cuzco, & ſur la poſſibilité d'en fai
le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisf
avec bonté ; & quoiqu'il me d
ſigna la diſtance de ces deux Vill
d'une façon déſeſpérante ; quo
qu'il me fit regarder comme in
ſurmontable la difficulté d'en fai
le voyage, il me ſuffit de ſavo
que la choſe étoit poſſible pou
affermir mon courage, & m
donner la confiance de commun
quer mon deſſein au bon Rel
gieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça
e me détourner d'une telle en-
epriſe avec des mots ſi doux,
u'il m'attendrit moi-même ſur
s périls auxquels je m'expoſerois.
ependant ma réſolution n'en fut
oint ébranlée : je priai le *Cuſipata*
vec les plus vives inſtances, de
'enſeigner les moyens de retour-
er dans ma patrie. Il ne voulut
ntrer dans aucun détail : il me dit
ulement, que Déterville par ſa
aute naiſſance & par ſon mérite
erſonnel, étant dans une grande
onſidération, pourroit tout ce
u'il voudroit ; & qu'ayant un
Oncle tout puiſſant à la Cour
'Eſpagne, il pouvoit plus aiſé-
ent que perſonne, me procurer
es nouvelles de nos malheureuſes
ontrées.

Pour achever de me détermi-
er à attendre ſon retour (qu'il
'aſſura être prochain), il ajouta
u'après les obligations que j'a-
ois à ce généreux ami, je ne

pouvois avec honneur disposer d
moi sans son consentement. J'e
tombai d'accord, & j'écoutai ave
plaisir l'éloge qu'il me fit des ra
res qualités qui distinguent Dé
terville des personnes de son rang
Le poids de la reconnoissance es
bien léger, mon cher Aza, quan
on ne le reçoit que des mains de l
vertu.

Le savant homme m'apprit auss
comment le hazard avoit conduit
les Espagnols jusqu'à ton malheu-
reux Empire, & que la soif d
l'or étoit la seule cause de leu
cruauté. Il m'expliqua ensuite d
quelle façon le droit de la guerre
m'avoit fait tomber entre les mains
de Déterville par un combat dont
il étoit sorti victorieux, après avoir
pris plusieurs Vaisseaux aux Espa-
gnols, entre lesquels étoit celui qui
me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a
confirmé mes malheurs, il m'a
du moins tiré de la cruelle obscu-
rité

té où je vivois ſur tant d'événe-
ens funeſtes ; & ce n'eſt pas un
etit ſoulagement à mes peines.
attens le reſte du retour de Dé-
rville : il eſt humain, noble,
ertueux ; je dois compter ſur ſa
énéroſité. S'il me rend à toi,
uel bienfait ! Quelle joie ! Quel
onheur !

LETTRE VINGT-DEUX.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du Sa-
vant *Cuſipata* ; mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere : nous ſommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit parû doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſa-

tisfaire ma curioſité ſur les hor
mes merveilleux qui font des L
vres. Je commençai par m'info
mer du rang qu'ils tiennent dan
le monde, de la vénération qu
l'on a pour eux, enfin des hon
neurs ou des triomphes qu'on leu
décerne pour tant de bienfai
qu'ils repandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le *Cuſipat*
trouva de plaiſant dans mes que
ſtions; mais il ſourit à chacune
& n'y répondit que par des diſ
cours ſi peu meſurés, qu'il ne m
fut pas difficile de voir qu'il m
trompoit.

En effet, dois-je croire que des
gens qui connoiſſent & qui pei-
gnent ſi bien les ſubtiles délica-
teſſes de la vertu, n'en ayent pas
plus dans le cœur que le commun
des hommes, & quelquefois moins?
Croirai-je que l'interêt ſoit le gui-
de d'un travail plus qu'humain,
& que tant de peines ne ſont ré-
compenſées que par des railleries
ou par de l'argent ? Pou-

Pouvois-je me perſuader que
ez une nation ſi faſtueuſe, des
mmes, ſans contredit au-deſſus
s autres par les lumieres de
ur eſprit, fuſſent réduits à la
ſte néceſſité de vendre leurs
nſées, comme le peuple vend
our vivre les plus viles produc-
ons de la terre?

La fauſſeté, mon cher Aza, ne
e déplait gueres moins ſous le
aſque tranſparent de la plaiſan-
rie, que ſous le voile épais de
ſéduction: celle du Religieux
'indigna, & je ne daignai pas y
pondre.

Ne pouvant me ſatisfaire à cet
gard, je remis la converſation
r le projet de mon voyage; mais
u lieu de m'en détourner avec la
ême douceur que la premiere
is, il m'oppoſa des raiſonne-
ens ſi forts & ſi convainquans,
ue je ne trouvai que ma tendreſſe
our toi qui pût les combattre:
ne balançai pas à lui en faire
aveu.

D'abord il prit une mine gaye & paroiſſant douter de la vérit de mes paroles, il ne me répon dit que par des railleries, qu toutes inſipides qu'elles étoient ne laiſſerent pas de m'offenſer. J m'efforçai de le convaincre de l vérité; mais à meſure que les ex preſſions de mon cœur en prou voient les ſentimens, ſon viſag & ſes paroles devinrent ſéveres il oſa me dire que mon amour pou toi étoit incompatible avec la vertu qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvoi t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plu vive colere s'empara de mon ame j'oubliai la modération que je m'é tois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes pa roles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours, & ſans atten dre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma

cham-

ıambre, où j'étois ſûr qu'il ne ouroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la rai- n de ce pays eſt bizarre! tou- urs en contradiction avec elle- ême, je ne ſais comment on ouroit obéir à quelques-uns de s préceptes ſans en choquer une finité d'autres.

Elle convient en général que premiere des vertus eſt de faire u bien : elle approuve la recon- oiſſance, & elle preſcrit l'ingra- tude.

Je ſerois louable ſi je te réta- iſſois ſur le Trône de tes peres; ſuis criminelle en te conſervant n bien plus précieux que les Em- res du monde.

On m'approuveroit ſi je récom- enſois tes bienfaits par les tré- ors du Perou. Dépourvue de out, dépendante de tout, je ne oſſede que ma tendreſſe, on veut ue je te la raviſſe : il faut être grate pour avoir de la vertu. Ah

mon cher Aza ! je les trahiroi
toutes, ſi je ceſſois un momen
de t'aimer. Fidele à leurs Loix
je le ſerai à mon amour : je ne vi
vrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'i
n'y a que la joie de te voi
qui pourroit l'emporter ſur cel
le que m'a cauſée le retour de
Déterville ; mais comme s'il ne
m'étoit plus permis d'en goûter
ſans mélange, elle a été bientô
ſuivie d'une triſteſſe qui dure
encore.

Céline étoit hier matin dans
ma chambre, quand on vint miſté-
rieuſement l'appeller : il n'y avoit
pas longtems qu'elle m'avoit quit-
té, lorſqu'elle me fit dire de me
rendre au Parloir. J'y courus :
quelle fut ma ſurpriſe d'y trou-
ver ſon frere avec elle !

Je

Je ne diſſimulai point le plai-
que j'eus de le voir, je lui dois
l'eſtime & de l'amitié; ces
ıtimens ſont preſque des vertus,
les exprimai avec autant de véri-
que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le
ul appui de mes éſpérances;
llois parler ſans contrainte de
i, de ma tendreſſe, de mes deſ-
ns: ma joie alloit juſqu'au tranſ-
rt.

Je ne parlois pas encore Fran-
is lorſque Déterville partit;
mbien de choſes n'avois-je pas à
i apprendre? combien d'éclair-
ſemens à lui demander, com-
en de reconnoiſſances à lui té-
oigner? Je voulois tout dire à
fois, je diſois mal, & cepen-
ıt je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce
ns là Déterville changeoit de
ſage; une triſteſſe, que j'y avois
marquée en entrant, ſe diſſi-
it; la joie prenoit ſa place: je
m'en

m'en applaudiſſois, elle m'animoi
à l'exciter encore. Hélas ! devois
je craindre d'en donner trop à u
ami à qui je dois tout, & de qu
j'attens tout ; cependant ma ſince
rité le jetta dans une erreur qu
me coûte à préſent bien des lar
mes.

Céline étoit ſortie en même
tems que j'étois entrée ; peut-êtr
ſa préſence auroit-elle épargné un
explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes parol
les, paroiſſoit ſe plaire à les en
tendre ſans ſonger à m'interrom
pre. Je ne ſais quel trouble me
ſaiſit, lorſque je voulus lui de
mander des inſtructions ſur mon
voyage, & lui en expliquer le
motif : mais les expreſſions me
manquerent ; je les cherchois. Il
profita d'un moment de ſilence,
& mettant un genouil en terre
devant la grille à laquelle ſes deux
mains étoient attachées, il me dit
d'une voix émue : A quel ſenti-

ment

ent, divine Zilia, dois-je attri-
er le plaiſir que je vois auſſi naï-
ment exprimé dans vos beaux
ux que dans vos diſcours ?
is-je le plus heureux des hom-
es, au moment même où ma ſœur
ent de me faire entendre que
tois le plus à plaindre ? Je ne
s, lui répondis-je, quel cha-
in Céline a pû vous donner,
ais je ſuis bien aſſurée que vous
en recevrez jamais de ma part.
ependant, répliqua-t-il, elle m'a
t que je ne devois pas eſpérer
être aimé de vous. Moi! m'é-
iai-je, en l'interrompant, moi
ne vous aime point!

Ah Déterville! comment votre
eur peut-elle me noircir d'un
l crime ? L'ingratitude me fait
orreur : je me haïrois moi-même
je croiois pouvoir ceſſer de vous
mer.

Pendant que je prononçois ce peu
e mots, il ſembloit à l'avidité de
s regards qu'il vouloit lire dans
on ame. Vous

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il
vous m'aimez, & vous me le d
tes ! Je donnerois ma vie pou
entendre ce charmant aveu ; hélas
je ne puis le croire, lors mêm
que je l'entends. Zilia, ma cher
Zilia, eſt-il bien vrai que vou
m'aimez ? ne vous trompez-vou
pas vous-même ? votre ton, vo
yeux, mon cœur, tout me ſé
duit. Peut-être n'eſt-ce que pou
me replonger plus cruellement dan
le déſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je
d'où naît votre défiance ? Depui
que je vous connois, ſi je n'ai pu
me faire entendre par des paro
les, toutes mes actions n'ont-elle
pas dû vous prouver que je vou
aime ? Non, repliqua-t-il, je ne
puis encore me flatter ; vous ne par-
lez pas aſſez bien le françois pour
détruire mes juſtes craintes ; vous
ne cherchez point à me tromper,
je le ſais. Mais expliquez-moi
quel ſens vous attachez à ces mots

adora-

rables *Je vous aime.* Que mon
t ſoit décidé : que je meure à
pieds, de douleur ou de plai-

Ces mots, lui dis-je (un peu
midée par la vivacité avec la-
elle il prononça ces dernieres
oles) ces mots doivent, je
is, vous faire entendre que
us m'êtes cher, que votre ſort
ntéreſſe, que l'amitié & la re-
noiſſance m'attachent à vous :
ſentimens plaiſent à mon cœur,
oivent ſatisfaire le vôtre.
Ah Zilia ! me répondit-il, que
termes s'affoibliſſent, que vo-
ton ſe refroidit ! Céline m'au-
-elle dit la vérité ? Neſt-ce
nt pour Aza que vous ſentez
t ce que vous dites ? Non, lui
je, le ſentiment que j'ai pour
eſt tout différent de ceux
j'ai pour vous : c'eſt ce que
s appellez l'amour. . . . . .
elle peine cela peut-il vous
e, ajoutai-je (en le voyant
pâlir,

pâlir, abandonner la grille, & je
ter au ciel des regards remplis
douleur). J'ai de l'amour po
Aza, parce qu'il en a pour mo
& que nous devions être unis.
n'y a là-dedans nul raport av
vous. Les mêmes, s'écria-t-il, q
vous trouvez entre vous & lui
puiſque j'ai mille fois plus d'amo
qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-i
repris-je, vous n'êtes point de m
nation? loin que vous m'ay
choiſie pour votre épouſe, le h
zard ſeul nous a joint; & ce n'
même que d'aujourd'hui que no
pouvons librement nous comm
niquer nos idées. Par quelle ra
ſon auriez-vous pour moi les ſen
mens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que v
charmes & mon caractere, m
répliqua-t-il, pour m'attacher
vous juſqu'à la mort? Né tendre
pareſſeux, ennemi de l'artifice, l
peines qu'il auroit fallu me do
n

pour pénétrer le cœur des
mes, & la crainte de n'y pas
uver la franchiſe que j'y déſi-
, ne m'ont l'aiſſé pour elles
un goût vague ou paſſager. J'ai
û ſans paſſion juſqu'au mo-
nt où je vous ai vue : votre
uté me frapa ; mais ſon im-
ſion auroit peut-être été auſſi
ere que celle de beaucoup
tres, ſi la douceur & la naï-
é de votre caractere ne m'a-
ent préſenté l'objet que mon
gination m'avoit ſi ſouvent
poſé. Vous ſavez, Zilia, ſi
'ai reſpecté cet objet de mon
ration. Que ne m'en a-t-il pas
té, pour réſiſter aux occaſions
uiſantes que m'offroit la fami-
ité d'une longue navigation ?
mbien de fois votre innocence
s auroit-elle livrée à mes tranſ-
ts ! ſi je les euſſe écoutés ?
is loin de vous offenſer, j'ai
uſſé la diſcrétion juſqu'au ſi-
ce ; j'ai même éxigé de ma
ſœur

sœur qu'elle ne vous parleroit
de mon amour ; je n'ai rien vou
devoir qu'à vous-même. Ah, Z
lia ! si vous n'êtes point touch
d'un respect si tendre, je vo
fuirai ; mais je le sens, ma mort se
le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je (
netrée de la douleur sincere do
je le voyois accablé) hélas ! qu
sacrifice ! Je ne sais si celui
ma vie ne me seroit pas moins a
freux.

Eh bien, Zilia, me dit-il,
ma vie vous est chere, ordonn
donc que je vive ? Que faut-
faire ? lui dis-je. M'aimer, répo
dit-il, comme vous aimiez Az
Je l'aime toujours de même, l
repliquai-je, & je l'aimerai ju
qu'à la mort : je ne sais, ajou
tai-je, si vos Loix vous perme
tent d'aimer deux objets de
même maniere ; mais nos usage
& mon cœur nous le défendent
Contentez-vous des sentimen

qu

je vous promets, je ne puis
avoir d'autres : la vérité m'eſt
e, je vous la dis ſans détour.
ée quel ſang froid vous m'aſſa-
z, s'écria-t-il. Ah Zilia ! que
vous aime, puiſque j'adore juſ-
votre cruelle franchiſe. Eh
, continua-t-il après avoir
dé quelques momens le ſilen-
mon amour ſurpaſſera votre
auté. Votre bonheur m'eſt plus
que le mien. Parlez-moi avec
e ſincérité qui me déchire
ménagement. Quelle eſt vo-
eſpérance ſur l'amour que vous
ſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai
en vous ſeul. Je lui expliquai
uite comment j'avois appris que
communication aux Indes n'é-
pas impoſſible. Je lui dis que
m'étois flattée qu'il me procu-
oit les moyens d'y retourner ;
tout au moins, qu'il auroit aſ-
de bonté pour faire paſſer juſ-
à toi des nœuds qui t'inſtrui-
roient

roient de mon ſort, & pour m
faire avoir les réponſes ; afin qu
ſtruite de ta deſtinée, elle ſe
de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-i
(avec un ſang froid affecté)
meſures néceſſaires pour déco
vrir le ſort de votre Amant ; vo
ſerez ſatisfaite à cet égard : c
pendant vous vous flatteriez
vain de revoir l'heureux Aza ; d
obſtacles invincibles vous ſép
rent.

Ces mots, mon cher Aza, f
rent un coup mortel pour mo
cœur : mes larmes coulerent
abondance ; elles m'empêcheren
long-tems de répondre à Déte
ville, qui de ſon côté gardoit u
morne ſilence. Eh bien, lui dis-
enfin, je ne le verrai plus, ma
je n'en vivrai pas moins pour lu
Si votre amitié eſt aſſez généreuſ
pour nous procurer quelque cor
reſpondance, cette ſatisfaction ſuf
fira pour me rendre la vie moin

inſup

upportable ; & je mourrai con-
te , pourvû que vous me pro-
ttiez de lui faire ſavoir que je
: morte en l'aimant
b ! c'en eſt trop , s'écria-t-il ,
ſe levant bruſquement : oui ,
eſt poſſible , je ſerai le ſeul
lheureux. Vous connoîtrez ce
ur que vous dédaignez : vous
rez de quels efforts eſt capable
amour tel que le mien ; & je
ıs forcerai au moins à me plain-
. En diſant ces mots , il ſortit
me laiſſa dans un état que je ne
nprends pas encore ; j'étois de-
urée debout , les yeux attachés
la porte par où Déterville ve-
t de ſortir , abîmée dans une
fuſion de penſées que je ne
rchois pas même à démêler :
ſerois reſtée long-tems , ſi Cé-
: ne fut entrée dans le Parloir.
Elle me demanda vivement
rquoi Déterville étoit ſorti
t. Je ne lui cachai pas ce qui
oit paſſé entre nous. D'abord elle
s'affligea

s'affligea de ce qu'elle appelloit
malheur de ſon frere. Enſu
tournant ſa douleur en colere
elle m'accabla des plus durs
proches, ſans que j'oſaſſe y opp
ſer un ſeul mot. Qu'aurois-je
lui dire ? mon trouble me laiſſ
à peine la liberté de penſer ;
ſortis, elle ne me ſuivit poin
Retirée dans ma chambre, j'y ſu
reſtée un jour ſans oſer paroître
ſans avoir eu de nouvelles de pe
ſonne, & dans un déſordre d'e
prit qui ne me permettoit pas m
me de t'écrire.

La colere de Céline, le déſe
poir de ſon frere, ſes derniere
paroles auxquelles je voudrois
je n'oſe donner un ſens favora
ble, livrerent mon ame tour
tour aux plus cruelles inquiétudes

J'ai cru enfin que le ſeul moye
de les adoucir étoit de te les pein
dre, de t'en faire part, de cher
cher dans ta tendreſſe les conſeil
dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a

ſoutenue

tenue pendant que j'écrivois : is qu'elle a peu duré ! Ma let- eſt écrite, & les caracteres ne t tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre ; ne ſais pas même ſi j'exiſte, e t'aime. Aza, mon cher Aza, le ſauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRE.

E pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écou- mon cher Aza, depuis la der- re fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien j'eus avec Déterville, je tom- dans une maladie, que l'on nme la *fievre*. Si (comme je le is) elle a été cauſée par les ſions douloureuſes qui m'agi- ent alors, je ne doute pas elle n'ait été prolongée par les tes réflexions dont je ſuis oc- pée, & par le regret d'avoir du l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intére
ſer à ma maladie, qu'elle m'a
rendu tous les ſoins qui dépen
doient d'elle, c'étoit d'un air
froid, elle a eu ſi peu de ménage
ment pour mon ame, que je n
puis douter de l'altération de ſe
ſentimens. L'extrême amitié qu'el
le a pour ſon frere l'indiſpoſe con
tre moi; elle me reproche ſan
ceſſe de le rendre malheureux. La
honte de paroître ingrate m'inti
mide, les bontés affectées de Cé
line me gênent, mon embarras la
contraint, la douceur & l'agré
ment ſont bannis de notre com
merce.

Malgré tant de contrarieté &
de peine de la part du frere & de
la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible
aux événemens qui changent leurs
deſtinées.

Madame Déterville eſt morte.
Cette mere dénaturée n'a point
démenti ſon caractere, elle a don
né tout ſon bien a ſon fils aîné.

On

On eſpere que les gens de Loi
mpêcheront l'effet de cette in-
ſtice. Déterville déſintereſſé par
i-même, ſe donne des peines
finies pour tirer Céline de l'op-
reſſion. Il ſemble que ſon mal-
eur redouble ſon amitié pour
le. Outre qu'il vient la voir tous
s jours, il lui écrit ſoir & matin;
s Lettres ſont remplies de ſi ten-
es plaintes contre moi, de ſi
ves inquiétudes ſur ma ſanté,
ue quoique Céline affecte, en
e les liſant, de ne vouloir que
'inſtruire du progrès de leurs af-
res, je démêle aiſément le mo-
du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville
les écrive, afin qu'elles me
ent lûes; néanmoins je ſuis
rſuadée qu'il s'en abſtiendroit,
étoit inſtruit des reproches
nglants dont cette lecture eſt
vie. Ils font leur impreſſion ſur
on cœur. La triſteſſe me con-
me.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même ; aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit : à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir : & cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQ.

QUe la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza. J'ai résisté long tems aux puissantes instances que Déter-

ville

lle m'a fait faire de lui accorder
n moment d'entretien. Hélas! je
yois mon bonheur. Enfin, moins
r complaisance que par laſſitude
e diſputer avec Céline, je me
is laiſſée conduire au Parloir. A
vue du changement affreux qui
nd Déterville preſque m'écon-
oiſſable, je ſuis reſté interdite,
me repentois déja de ma dé-
arche, j'attendois en trem-
lant les reproches qu'il me pa-
oiſſoit en droit de me faire. Pou-
ois-je deviner qu'il alloit combler
non ame de plaiſir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-
il dit, la violence que je vous
is; je ne vous aurois pas obli-
ée à me voir, ſi je ne vous ap-
ortois autant de joie que vous
ne cauſez de douleurs. Eſt-ce
rop exiger, qu'un moment de
otre vue, pour récompenſe du
ruel ſacrifice que je vous fais?
t ſans me donner le tems de ré-
ondre, Voici, continua-t-il, une

Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour ; & tout de suite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu és libre, que tu vis sans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable Lettre est écrite par un homme qui te connoit, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échaper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ;

n'inſpiroit ; mais je n'oublois oint que mon bonheur doit aug- nenter ſes peines : je lui cachai nes tranſports, il ne vit que mes armes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, après voir ceſſé de lire : j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordon- nez ſans contrainte ; il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exi- ger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens em- barraſſée de ma réponſe ; je crai- gnois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vé- rité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien : je ne les trou- vois pas ; il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne

ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline; je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.....

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah, je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution; je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'aurois préparé moi-même: mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez

ez point, continua-t-il avec em-
ortement; n'y comptez pas :
ous abuſez de ma tendreſſe, vous
échirez ſans pitié un cœur perdu
'amour. Zilia, cruelle Zilia,
oyez mon déſeſpoir, c'eſt votre
uvrage. Hélas! de quel prix
ayez-vous l'amour le plus pur!
C'eſt-vous, lui dis-je (effrayée
e ſa réſolution), c'eſt-vous que
e devrois accuſer. Vous flétriſſez
non ame en la forçant d'être in-
rate; vous déſolez mon cœur
ar une ſenſibilité infructueuſe.
Au nom de l'amitié, ne terniſſez
as une généroſité ſans exemple,
ar un déſeſpoir qui feroit l'amer-
ume de ma vie ſans vous rendre
eureux. Ne condamnez point en
noi le même ſentiment que vous
ie pouvez ſurmonter; ne me for-
ez pas à me plaindre de vous;
aiſſez-moi chérir votre nom, le
orter au bout du monde, & le
aire révérer à des peuples adora-
eurs de la vertu.

Je ne ſais comment je pro
nonçai ces paroles ; mais Déter
ville fixant ſes yeux ſur moi, ſem
bloit ne me point regarder. Ren
fermé en lui-même, il demeura
long tems dans une profonde mé
ditation ; de mon côté je n'oſois
l'interrompre. Nous obſervions
un égal ſilence, quand il reprit
la parole & me dit avec une eſ
pece de tranquillité : Oui, Zilia,
je connois, je ſens toute mon in
juſtice ; mais renonce-t-on de ſang
froid à la vue de tant de charmes !
Vous le voulez, vous ſerez obéïe.
Quel ſacrifice, ô ciel ! Mes triſtes
jours s'écouleront, finiront ſans
vous voir. Au moins ſi la mort....
N'en parlons plus, ajouta-t-il en
s'interrompant ; ma foibleſſe me
trahiroit : donnez-moi deux jours
pour m'aſſurer de moi-meme, je
reviendrai vous voir ; il eſt néceſ
ſaire que nous prenions enſemble
des meſures pour votre voyage.
Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux

Aza ſentir tout ſon bonheur. En même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point; une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette prétieuſe Lettre quelques gages de ta tendreſſe! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu és inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'ai-

mes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle? Exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre! Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'Eſt ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes pro-

ropres circonſtances. Je ſors de
ntrevue que Déterville m'avoit
ſignée ; quelque plaiſir que je
e ſois fait de ſurmonter les dif-
cultés du voyage, de te prévenir,
e courir au-devant de tes pas, je
ſacrifie ſans regret au bonheur de
voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant
évidence que tu peux être ici
moins de tems qu'il ne m'en
udroit pour aller en Eſpagne ;
ue quoiqu'il m'ait généreuſe-
ent laiſſé le choix, je n'ai pas
alancé à t'attendre : le tems eſt
op cher pour le prodiguer ſans
éceſſité.

Peut-être avant de me déter-
iner, aurois-je éxaminé cet avan-
ge avec plus de ſoin, ſi je
euſſe tiré des éclairciſſemens ſur
on voyage qui m'ont décidée en
cret, ſur le parti que je prends ;
ce ſecret je ne puis le confier
u'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pen-
dant

dant la longue route qui m'a co
duite à Paris, Déterville donno
des pieces d'argent & quelquefo
d'or dans tous les endroits o
nous nous arrêtions. J'ai voul
ſavoir ſi c'étoit par obligation
ou par ſimple libéralité. J'ai appri
qu'en France, non-ſeulement o
fait payer la nourriture aux voya
geurs, mais même le repos. *

Hélas! je n'ai pas la moindr
partie de ce qui ſeroit néceſſair
pour contenter l'intéret de ce peu
ple avide; il faudroit le recevoi
des mains de Déterville. Quelle
honte! Tu ſais tout ce que je lu
dois: je l'acceptois avec une ré-
pugnance qui ne peut être vain-
cue que par la néceſſité; mais
pourrois-je me réſoudre à con-
tracter volontairement un genre
d'obligation, dont la honte va

preſ-

* Les Yncas avoient établi ſur les che-
mins de grandes maiſons où l'on recevoit
les voyageurs ſans aucuns frais.

reſque juſqu'à l'ignominie ! Je
ai pu m'y réſoudre, mon cher
za : cette raiſon ſeule m'auroit
éterminée à demeurer ici ; le
aiſir de te voir plus prompte-
ent n'a fait que confirmer ma
ſolution.

Déterville a écrit devant moi
u Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe
e te faire partir ; il lui indique
s moyens de te faire conduire
i, avec une généroſité qui me
énetre de reconnoiſſance & d'ad-
iration.

Quel doux momens j'ai paſſé,
endant que Déterville écrivoit !
uel plaiſir d'être occupée des
rangemens de ton voyag , de
oir les apprêts de mon bonheur,
e n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour
noncer au deſſein que j'avois de
prévenir, je l'avoue, mon cher
za, j'y trouve à préſent mille
urces de plaiſirs, que je n'y avois
s apperçues.

Pluſieurs

Pluſieurs circonſtances, qui ne m paroiſſoient d'aucune valeur pou avancer ou retarder mon départ me deviennent intéreſſantes & a gréables. Je ſuivois aveuglémen le penchant de mon cœur ; j'ou bliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnol dont la ſeule idée me ſaiſit d'hor reur ; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincerité en ſoit bannie ; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſocieté.

Après ce que je t'ai dit de l'or,

il

n'eſt pas néceſſaire de t'avertir
en apporter ; tu n'as que faire
autre mérite : la moindre partie
tes tréſors ſuffit pour te faire
mirer & confondre l'orgueil
s magnifiques indigens de ce
oyaume ; tes vertus & tes ſen-
nens ne ſeront chéris que de
oi.

Déterville m'a promis de te
re rendre mes nœuds & mes
ttres ; il m'a aſſurée que tu
ouverois des Interprêtes pour
xpliquer les dernieres. On vient
e demander le paquet, il faut
e je te quitte. Adieu, cher eſpoir
ma vie ; je continuerai à t'é-
re : ſi je ne puis te faire paſſer
es Lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la
ngueur de ton voyage, ſi je me
ivois du ſeul moyen que j'ai de
entretenir de ma joie, de mes
nſports, de mon bonheur !

LETTRE

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je fais m
Lettres en chemin, mo
cher Aza, je jouïs d'une tranqui
lité que je ne connoiſſois plus. J
penſe ſans ceſſe au plaiſir que t
auras à les recevoir ; je vois te
tranſports, je les partage ; mo
ame ne reçoit de toute part qu
des idées agréables ; & pour com
ble de joie, la paix eſt rétabli
dans notre petite ſocieté.

Les Juges ont rendu à Célin
les biens dont ſa Mere l'avoi
privée. Elle voit ſon amant tou
les jours, ſon mariage n'eſt retar
dé que par les apprêts qui y ſon
néceſſaires. Au comble de ſe
vœux elle ne penſe plus à me
quereller ; & je lui en ai autant
d'obligation, que ſi je devois à ſon
amitié les bontés qu'elle recom-
mence à me témoigner. Quel
qu'en

'en ſoit le motif, nous ſommes
ijours redevables à ceux qui
us font éprouver un ſentiment
ıx.

Ce matin elle m'en a fait ſen-
tout le prix, par une complai-
ce qui m'a fait paſſer d'un trou-
fâcheux à une tranquillité
éable.

On lui a apporté une quantité
digieuſe d'étoffes, d'habits,
bijoux de toutes eſpeces; elle
accourue dans ma chambre;
emmenée dans la ſienne; &
ès m'avoir conſultée ſur les
férentes beautés de tant d'aju-
mens, elle a fait elle-même un
de ce qui avoit le plus attiré
n attention, & d'un air em-
ſſé elle commandoit déja à nos
nas de le porter chez moi,
and je m'y ſuis oppoſée de tou-
mes forces. Mes inſtances n'ont
bord ſervi qu'à la divertir; mais
yant que ſon obſtination aug-
ntoit avec mes refus, je n'ai
pu

pu diſſimuler davantage mon re
ſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeu
baignés de larmes), pourquoi vou
lez-vous m'humilier plus que j
ne le ſuis ? Je vous dois la vie, &
tout ce que j'ai ; c'eſt plus qu'
n'en faut pour ne point oublie
mes malheurs. Je ſais que ſelo
vos Loix, quand les bienfaits n
ſont d'aucune utilité à ceux qu
les reçoivent, la honte en eſt éfa
cée. Attendez donc que je n'en ay
plus aucun beſoin pour exerce
votre généroſité. Ce n'eſt pas ſan
répugnance, ajoutai-je d'un ton
plus moderé, que je me conforme
à des ſentimens ſi peu naturels.
Nos uſages ſont plus humains :
celui qui reçoit s'honore autant
que celui qui donne. Vous m'a-
vez apris à penſer autrement ; n'é-
toit-ce donc que pour me faire des
outrages ?

Cette aimable amie plus tou-
chée de mes larmes qu'irritée de

mes

s reproches, m'a répondu d'un
n d'amitié. Nous ſommes bien
ignés mon frere & moi, ma
ere Zilia, de vouloir bleſſer
tre délicateſſe; il nous ſiéroit
l de faire les magnifiques avec
us, vous le connoîtrez dans
u. Je voulois ſeulement que
us partageaſſiez avec moi les
éſens d'un frere généreux; c'é-
t le plus ſûr moyen de lui en
rquer ma reconnoiſſance : l'u-
e, dans le cas où je ſuis, m'au-
iſoit à vous les offrir; mais
iſque vous en êtes offenſée, je
vous en parlerai plus. Vous me
promettez donc? lui ai je dit.
ui, m'a-t-elle répondu en ſou-
nt; mais permettez-moi d'é-
re un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaïeté
ſt rétablie entre nous. Nous
ons recommencé à examiner
parures plus en detail, juſ-
'au tems où on l'a demandée
Parloir. Elle vouloit m'y me-
ner;

ner ; mais, mon cher Aza, e
il pour moi quelques amuſeme
comparables à celui de t'écrir
Loin d'en chercher d'autre, j'a
préhende d'avance ceux que l'
me prépare.

Céline va ſe marier ; elle pr
tend m'emmener avec elle ; el
veut que je quitte la maiſon R
ligieuſe pour demeurer dans
ſienne : mais ſi j'en ſuis crue. . .

. . . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, pa
quelle agréable ſurpriſe ma Let
tre fut-elle hier interrompue ? hé
las ! je croiois avoir perdu pou
jamais ce précieux monument d
notre ancienne ſplendeur ; je n'y
comptois plus, je n'y penſoi
même pas, j'en ſuis environnée,
je les vois, je les touche, & j'en
crois à peine mes yeux & mes
mains.

Au moment où je t'écrivois,
je vis entrer Céline ſuivie de qua-
tre hommes accablés ſous le poids

de

gros coffres qu'ils portoient ;
les poſerent à terre & ſe retire-
t. Je peuſai que ce pouvoit
e de nouveaux dons de Déter-
e ; je murmurois déja en ſecret,
ſque Céline me dit, en me pré-
tant des clefs : ouvrez, Zilia,
vrez ſans vous effaroucher ;
t de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inſépa-
lement à ton idée, ne me laiſſa
nt le moindre doute ; j'ouvris
c précipitation, & ma ſurpriſe
firma mon erreur, en recon-
ſſant tout ce qui s'offrit à ma
e pour des ornemens du Tem-
du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de
teſſe & de joie, de plaiſir & de
ret, remplit tout mon cœur.
me proſternai devant ces reſtes
rés de notre culte & de nos
tels ; je les couvris de reſpec-
ux baiſers, je les arroſai de
s larmes, je ne pouvois m'en
acher, j'avois oublié juſqu'à
la

la préſence de Céline ; elle n
tira de mon yvreſſe, en me do
nant une Lettre qu'elle me pr
de lire.

Toujours remplie de mon e
reur, je la crus de toi, mes tran
ports redoublerent ; mais quo
que je la déchifraſſe avec peine
je connus bientôt qu'elle étoit d
Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon che
Aza, de te la copier, que de t'e
expliquer le ſens.

BILLET DE DETERVILLE.

„ Ces tréſors ſont à vous
„ belle Zilia, puiſque je les a
„ trouvés ſur le Vaiſſeau qui vou
„ portoit. Quelques diſcuſſion
„ arrivées entre les gens de l'E-
„ quipage m'ont empêché juſ-
„ qu'ici d'en diſpoſer librement.
„ Je voulois vous les préſenter
„ moi-même, mais les inquiétu-
„ des que vous avez témoigné ce
„ matin

matin à ma ſœur, ne me laiſ-
ſent plus le choix du moment.
Je ne ſaurois trop tôt diſſiper
vos craintes : je prefererai toute
ma vie votre ſatisfaction à la
mienne.

Je l'avoue en rougiſſant, mon
er Aza, je ſentis moins alors la
néroſité de Déterville, que le
aiſir de lui donner des preuves
la mienne.

Je mis promptement à part un
ſe, que le hazard plus que la
pidité a fait tomber dans les
ains des Eſpagnols. C'eſt le mê-
e (mon cœur l'a reconnu) que
s levres toucherent le jour où tu
oulus bien goûter du *Aca* * pré-
ré de ma main. Plus riche de ce
éſor que de tous ceux qu'on me
ndoit, j'appellai les gens qui
s avoient apportés ; je voulois
s leur faire reprendre pour les
nvoyer à Déterville ; mais Cé-
ne s'oppoſa à mon deſſein.

† Boiſſon des Indiens.

Que vous êtes injuſte, Zilia, dit-elle ! Quoi ! vous voulez fa accepter des richeſſes immenſes mon frere, vous que l'offre d'u bagatelle offenſe ? Rappellez vo équité, ſi vous voulez en inſpi aux autres.

Ces paroles me frapperent. reconnus dans mon action pl d'orgueil & de vengeance que généroſité. Que les vices ſo près des vertus ! J'avouai ma fa te, j'en demandai pardon à C line ; mais je ſouffrois trop de contrainte qu'elle vouloit m'i poſer, pour n'y pas chercher l'adouciſſement. Ne me puniſſ pas autant que je le mérite, l dis-je d'un air timide ; ne déda gnez pas quelques modeles d travail de nos malheureuſes co trées : vous n'en avez aucun b ſoin, ma priere ne doit point vou offenſer.

Tandis que je parlois, je re marquai que Céline regardoit at

tenti

ntivement deux Arbuſtes d'or
argés d'oiſeaux & d'inſectes
un travail excellent ; je me hâ-
de les lui préſenter avec une
tite corbeille d'argent , que je
mplis de Coquillages de Poiſ-
ns & de fleurs les mieux imi-
es : elle les accepta avec une
nté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Ido-
des nations vaincues † par tes
cêtres , & une petite Statue ††
i repreſentoit une Vierge du
leil ; j'y joignis un tigre , un
n & d'autres animaux coura-
ux , & je la priai de les envoyer

† Les Yncas faiſoient dépoſer dans le
mple du Soleil les Idoles des peu-
es qu'ils ſoumettoient, après leur
oir fait accepter le culte du Soleil.
en avoient eux-mêmes , puiſque l'Yn-
Huayna conſulta l'Idole de Rimace.
iſt. des Yncas Tom. 1. *pag.* 350.

†† Les Yncas ornoient leurs maiſons
Statues d'or de toute grandeur , &
ê me de giganteſques.

à Déterville. Ecrivez-lui donc
me dit-elle, en ſouriant: ſans u
Lettre de votre part, les préſe
ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour ri
refuſer, j'écrivis tout ce que m
dicta ma reconnoiſſance; & lo
que Céline fut ſortie, je diſt
buai des petits préſens à ſa *Chin*
& à la mienne: j'en mis à pa
pour mon Maître à écrire. Je go
tai enfin le délicieux plaiſir
donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mo
cher Aza; tout ce qui vient
toi, tout ce qui a des raport i
times avec ton ſouvenir, n'e
point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or * que l'on co
ſervoit dans le Temple pour
jour des viſites *du Capa-Ynca* to
auguſte pere, placée d'un côt
de ma chambre en forme de trône
me repréſente ta grandeur &
majeſt

* Les Yncas ne s'aſſoyoient que ſur d
ſieges d'or maſſif.

ajeſté de ton rang. La grande
ure du Soleil, que je vis moi-
ême arracher du Temple par les
rfides Eſpagnols, ſuſpendue au-
ſſus excite ma vénération : je me
oſterne devant elle, mon eſprit
dore, & mon cœur eſt tout à
i.

Les deux palmiers que tu don-
s au Soleil pour offrande &
our gage de la foi que tu m'a-
ois jurée, placés au deux cô-
z du Trône, me rappellent ſans
eſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux ré-
andus avec ſimétrie dans tous
s coins de ma chambre, forment
n racourci l'image de ces magni-
ques jardins, où je me ſuis ſi
ouvent entretenue de ton idée.

* On a déja dit que les jardins du
'emple & ceux des Maiſons Royales
toient remplis de toutes ſortes d'imi-
ations en or & en argent. Les Peru-
iens imitoient juſqu'à l'herbe appel-
ée *Mays*, dont ils faiſoient des champs
out entiers.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrête
nulle part ſans me rappeller t
amour, ma joie, mon bonheur
enfin tout ce qui fera jamais la v
de ma vie.

LETTRE VINGT-HUIT

C'EST vainement, mon ch
Aza, que j'ai employé l
prieres, les plaintes, les inſtanc
pour ne point quitter ma retrait
Il a falu ceder aux importunit
de Céline. Nous ſommes depu
trois jours à la campagne, où ſo
mariage fut célébré en y arrivan

Avec quelle peine, quel re
gret, quelle douleur n'ai-je pa
abandonné les chers & précieu
ornemens de ma ſolitude. Hélas
à peine ai-je eu le tems d'en jouir
& je ne vois rien ici qui puiſſe m
dédommager.

Loin que la joie & les plaiſir
dont tout le monde paroît enyvré,
m

diſſipent & m'amuſent, ils
rapellent avec plus de regret
jours paiſibles que je paſſois à
crire, ou tout au moins à pen-
à toi.

Les divertiſſemens de ce pays
paroiſſent auſſi peu naturels,
ſſi affectés que les mœurs. Ils
nſiſtent dans une gaieté vio-
nte, exprimée par des ris écla-
ns, auxquels l'ame paroît ne
endre aucune part : dans des
ux inſipides dont l'or fait tout
plaiſir; ou bien dans une con-
rſation ſi frivole & ſi répé-
e, qu'elle reſſemble bien davan-
ge au gazouillement des oiſeaux
'à l'entretien d'une aſſemblée
Etres penſans.

Les jeunes hommes, qui ſont
i en grand nombre, ſe ſont d'a-
ord empreſſés à me ſuivre juſqu'à
paroître occupés que de moi;
ais ſoit que la froideur de ma
nverſation les ait ennuyés, ou
ue mon peu de goût pour leurs

agrémens les ait dégoûtés de
peine qu'ils prenoient à les fai
valoir, il n'a falu que deux jou
pour les déterminer à m'oublier
bientôt ils m'ont délivré de leu
importune préférence.

Le penchant des François l
porte ſi naturellement aux extr
mes, que Déterville, quoi qu'ex
empt d'une grande partie de
défauts de ſa nation, particip
néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la pro
meſſe qu'il m'a faite de ne m
plus parler de ſes ſentimens,
évite avec une attention marqué
de ſe rencontrer auprès de moi
obligés de nous voir ſans ceſſe, j
n'ai pas encore trouvé l'occaſion
de lui parler.

A la triſteſſe qui le domine au
milieu de la joie publique, il m'eſ
aiſé de déviner qu'il ſe fait vio
lence : peut-être je devrois lui en
tenir compte ; mais j'ai tant de
queſtions à lui faire ſur ton départ
d'Eſpagne,

Eſpagne, ſur ton arrivée ici, nfin ſur des ſujets ſi intéreſſans, ue je ne puis lui pardonner de ie fuir. Je ſens un deſir violent e l'obliger à me parler, & la rainte de reveiller ſes plaintes & es regrets me retient.

Céline toute occupée de ſon ouvel Epoux, ne m'eſt d'aucun ecours; le reſte de la compagnie e m'eſt point agréable : ainſi, eule au milieu d'une aſſemblée umultueuſe, je n'ai d'amuſement ue mes penſées; elles ſont tou- es à toi, mon cher Aza; tu ſeras jamais le ſeul confident de mon œur, de mes plaiſirs, & de mon onheur.

LETTRE VINGT-NEUF.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de deſirer ſi vivement un entretien avec Déterville. Hélas! l ne m'a que trop parlé; quoi-

que je désavoue le trouble qu'
a excité dans mon ame, il n'e
point encore éfacé.

Je ne sais quelle sorte d'im
patience se joignit hier à ma tris
tesse accoutumée. Le monde & l
bruit me devinrent plus importun
qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendr
satisfaction de Céline & de so
Epoux, tout ce que je voyois
m'inspiroit une indignation appro
chante du mépris. Honteuse d
trouver des sentimens si injuste
dans mon cœur, j'allai cache
l'embarras qu'ils me causoien
dans l'endroit le plus reculé d
jardin.

A peine m'étois-je assise au pie
d'un arbre, que des larmes invo
lontaires coulerent de mes yeux
Le visage caché dans mes mains
j'étois ensevelie dans une rêveri
si profonde, que Déterville étoi
à genoux à côté de moi avant qu
je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me
dit-

it-il, c'eſt le hazard qui m'a con-
uit à vos pieds ; je ne vous cher-
hois pas. Importuné du tumulte,
e venois jouir en paix de ma dou-
eur. Je vous ai apperçue, j'ai com-
attu avec moi-même pour m'é-
oigner de vous ; mais je ſuis trop
alheureux pour l'être ſans relâ-
he. Par pitié pour moi je me ſuis
pproché, j'ai vu couler vos lar-
es, je n'ai plus été le maître de
on cœur ; cependant ſi vous
'ordonnez de vous fuir, je vous
béirai. Le pourrez-vous, Zilia,
ous ſuis-je odieux ? Non, lui
is-je, au contraire, aſſeyez vous,
ſuis bien aiſe de trouver une
ccaſion de m'expliquer depuis
os derniers bienfaits. . . . . N'en
arlons point, interrompit-il vi-
ement. Attendez, repris-je ; pour
tre tout-à-fait généreux, il faut
e prêter à la reconnoiſſance : je
e vous ai point parlé, depuis que
ous m'avez rendu les précieux
rnemens du Temple où j'ai été

enlevée. Peut-être en vous écri
vant, ai-je mal exprimé les ſen
timens qu'un tel excès de bont
m'inſpiroit ; je veux..... Hélas
interrompit-il encore, que la re
connoiſſance eſt peu flatteuſe pou
un cœur malheureux ! Compagn
de l'indifférence, elle ne s'allie qu
trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer ! m'é
criai-je : ah ! Déterville combie
j'aurois de reproches à vous faire
ſi vous n'etiez pas tant à plaindre
Bien loin de vous haïr, dès l
premier moment où je vous ai vû
j'ai ſenti moins de répugnance
dépendre de vous que des Eſpa
gnols. Votre douceur & votr
bonté me firent deſirer dès-lors d
gagner votre amitié, à meſure qu
j'ai démêlé votre caractere. Je m
ſuis confirmée dans l'idée qu
vous méritiez toute la mienne ; &
ſans parler des extrêmes obliga
tions que je vous ai (puiſque ma
reconnoiſſance vous bleſſe), com
ment

ient aurois-je pu me défendre des
entimens qui vous ſont dûs.

Je n'ai trouvé que vos vertus
ignes de la ſimplicité des nôtres.
Jn fils du Soleil s'honoreroit de
os ſentimens ; votre raiſon eſt
reſque celle de la nature : com-
ien de motifs pour vous cherir !
uſqu'à la nobleſſe de votre figure,
out me plaît en vous ; l'amitié a
es yeux auſſi-bien que l'amour.
Autrefois après un moment d'ab-
ence, je ne vous voyois pas re-
venir ſans qu'une ſorte de ſérénité
ne ſe répandît dans mon cœur ;
pourquoi avez-vous changé ces
nnocens plaiſirs en peines & en
contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus
qu'avec effort. J'en crains ſans
ceſſe les écarts. Les ſentimens dont
vous m'entretenez, gênent l'ex-
preſſion des miens ; ils me privent
du plaiſir de vous peindre ſans dé-
tour les charmes que je goûterois
dans votre amitié, ſi vous n'en

trou-

troubliez la douceur. Vous m'ô
tez jusqu'à la volupté délicate d
regarder mon bienfaiteur ; vo
yeux embarraſſent les miens : je n'
remarque plus cette agréable tran
quillité qui paſſoit quelquefois ju
qu'à mon ame : je n'y trouv
qu'une morne douleur qui m
reproche ſans ceſſe d'en être l
cauſe. Ah Déterville ! que vou
êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffri
ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il, en
me baiſant la main avec ardeur
que vos bontés & votre franchiſe
redoublent mes regrets ; quel tré-
ſor que la poſſeſſion d'un cœur
tel que le vôtre ? Mais avec quel
déſeſpoir vous m'en faites ſentir la
perte !

Puiſſante Zilia, continua-t-il,
quel pouvoir eſt le vôtre ? N'é-
toit-ce point aſſez de me faire
paſſer de la profonde indifférence
à l'amour exceſſif, de l'indolence
à la fureur ; faut-il encore me
vaincre ?

aincre ? Le pourrai - je ? Oui, lui is - je, cet effort eſt digne de vous, e votre cœur. Cette action juſte ous éleve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre ? reprit- douloureuſement ; n'eſpérez pas u moins que je ſerve de victime u triomphe de votre amant : j'irai oin de vous adorer votre idée, lle ſera la nourriture amere de non cœur, je vous aimerai, & je e vous verrai plus. Ah ! du moins 'oubliez pas. . . . .

Les ſanglots étoufferent ſa voix, l ſe hâta de cacher les larmes qui ouvroient ſon viſage ; j'en répan- lois moi - même, auſſi touchée de a généroſité que de ſa douleur. Je pris une de ſes mains que je ſerrai lans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami, contentez-vous des ſen- timens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime preſqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle

Cruelle Zilia, s'écria-t-il ave
transport, accompagnerez-vou
toujours vos bontés des coups le
plus ſenſibles ; un mortel poiſo
détruira-t-il ſans ceſſe le charm
que vous répandez ſur vos paro
les ? Que je ſuis inſenſé de me l
vrer à leur douceur ! Dans que
honteux abaiſſement je me plonge
C'en eſt fait, je me rends à moi
même, ajouta-t-il d'un to
ferme ; adieu, vous verrez bientô
Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous fair
éprouver les tourmens qui m
dévorent. Puiſſe-t-il être tel qu
vous le deſirez, & digne de votr
cœur !

Quelles allarmes, mon che
Aza, l'air dont il prononça ce
dernieres paroles ne jetta-t-il pa
dans mon ame ! Je ne pus me dé
fendre des ſoupçons qui ſe pré
ſenterent en foule à mon eſprit.
Je ne doutai pas que Déterville
ne fût mieux inſtruit qu'il ne vou-
loit le paroître, qu'il ne m'eût
caché

ıché quelques Lettres qu'il pou-
oit avoir reçu d'Eſpagne. Enfin
oſerois-je le prononcer) que tu ne
uſſes infidele.

Je lui demandai la vérité avec
s dernieres inſtances : tout ce
ue je pus tirer de lui, ne fut que
es conjectures vagues, auſſi pro-
res à confirmer qu'à détruire mes
raintes.

Cependant les réflexions ſur
inconſtance des hommes, ſur les
angers de l'abſence, & ſur la lége-
eté avec laquelle tu avois changé de
Religion, reſterent profondément
ravées dans mon eſprit.

Pour la premiere fois, ma ten-
reſſe me devint un ſentiment
énible, pour la premiere fois je
raignis de perdre ton cœur ;
Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'ai-
nois plus : ah ! que ma mort
ous ſépare plutôt que ton incon-
tance.

Non, c'eſt le déſeſpoir qui a
ſuggeré à Déterville ces affreu-
ſes

ſes idées. Son trouble & ſon égare
ment ne devoient-ils pas me raſſure
L'intérêt qui le faiſoit parler, n
devoit-il pas m'être ſuſpect? Il m
le fut, mon cher Aza, mon chagri
ſe tourna tout entier contre lui, j
le traitai durement, il me quitt
déſeſpéré.

Hélas! l'étois-je moins qu
lui? quels tourmens n'ai-je poin
ſouffert avant de retrouver le re
pos de mon cœur? Eſt-il encore
bien affermi? Aza! je t'aime ſ
tendrement! Pourrois-tu m'ou
blier?

LETTRE TRENTIEME.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza! Que je deſire ardemment ton arrivée! Le temps a diſſipé mes inquiétudes: je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour éface l'impreſſion. Je me fais un crime

ime de t'avoir ſoupçonné, & on repentir redouble ma tenreſſe ; il a preſque entierement étruit la pitié que me cauſoient s peines de Déterville ; je ne puis i pardonner la mauvaiſe opinion u'il ſemble avoir de toi ; j'en ai en moins de regret d'être en quelue façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis ninze jours ; je demeure avec éline dans la maiſon de ſon ma, aſſez éloignée de celle de ſon ere, pour n'être point obligée le voir à toute heure. Il vient uvent y manger ; mais nous meons une vie ſi agitée, Céline & oi, qu'il n'a pas le loiſir de me rler en particulier.

Depuis notre retour, nous emoyons une partie de la journée travail pénible de notre ajuſteent, & le reſte à ce que l'on pelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paîtroient auſſi infructueuſes qu'elles

les ſont fatiguantes, ſi la dernie
ne me procuroit les moyens
m'inſtruire plus particulierement d
uſages de ce pays.

A mon arrivée en France
n'entendant pas la langue, je
pouvois juger que ſur les dehor
Peu inſtruite dans la maiſon rel
gieuſe, je ne l'ai guere été davar
tage à la campagne, où je n'
vû qu'une ſocieté particuliere
dont j'étois trop ennuiée pou
l'examiner. Ce n'eſt qu'ici, o
répandue dans ce que l'on appeli
le grand monde, je vois la natio
entiere.

Les devoirs que nous rendons
conſiſtent à entrer en un jour dan
le plus grand nombre des maiſon
qu'il eſt poſſible, pour y rendr
& y recevoir un tribut de louange
réciproques ſur la beauté du vi
ſage & de la taille, ſur l'ex
cellence du goût & du choix de
parures.

Je n'ai pas été longtems ſan
m'ap

'appercevoir de la raiſon qui fait
rendre tant de peines pour ac-
uerir cet hommage ; c'eſt qu'il
ut néceſſairement le recevoir en
erſonne, encore n'eſt-il que bien
omentané. Dès que l'on diſpa-
oît, il prend une autre forme.
es agrémens que l'on trouvoit à
elle qui ſort, ne ſervent plus que
e comparaiſon mépriſante pour
tablir les perfections de celle qui
rrive.

La cenſure eſt le goût domi-
ant des François, comme l'in-
onſéquence eſt le caractere de la
ation. Leurs livres ſont la critique
énérale des mœurs, & leur con-
erſation celle de chaque particulier;
ourvû néanmoins qu'ils ſoient
bſens.

Ce qu'ils appellent la mode
'a point encore alteré l'ancien
ſage de dire librement tout le
al que l'on peut des autres, &
uelquefois celui que l'on ne penſe
as. Les plus gens de bien ſui-
vent

vent la coutume ; on les diſtingu
ſeulement à une certaine formul
d'apologie de leur franchiſe & d
leur amour pour la vérité , a
moyen de laquelle ils révelent ſan
ſcrupule les défauts, les ridicules
& juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les Fran
çois font uſage les uns contre le
autres , n'a point d'exception
de même leur confiance récipro
que eſt ſans borne. Il ne faut n
éloquence pour ſe faire écouter
ni probité pour ſe faire croire
Tout eſt dit , tout eſt reçû avec l
même légereté.

Ne crois pas pour cela , mon
cher Aza, qu'en général les Fran
çois ſoient nés méchans : je ſeroi
plus injuſte qu'eux ſi je te laiſſoi
dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles , tou
chés de la vertu , je n'en ai point
vû qui écoutât ſans attendriſſe
ment, l'hiſtoire que l'on m'oblige
ſouvent à faire de la droiture de

nos

os cœurs, de la candeur de nos
ntimens & de la ſimplicité de
os mœurs ; s'ils vivoient parmi
ous, ils deviendroient vertueux :
exemple & la coutume ſont les
rans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un
ſent pour n'être pas mépriſé de
ux qui l'écoutent. Tel autre
roit bon, humain, ſans orgueil,
l ne craignoit d'être ridicule ; &
l eſt ridicule par état, qui ſeroit
n modele de perfections s'il oſoit
autement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs
ces ſont artificiels comme leurs
rtus ; & la frivolité de leur ca-
ctere ne leur permet d'être
u'imparfaitement ce qu'ils ſont.
inſi que leurs jouets de l'enfan-
, ridicules inſtitutions des êtres
nfans, ils n'ont, comme eux,
u'une reſſemblance ébauchée avec
urs modeles : du poids aux
eux, de la légereté au tact,
ſurface colorée, un intérieur
infor-

informe, un prix apparent, a
cune valeur réelle. Auſſi ne ſo
ils eſtimés par les autres nation
que comme les jolies bagatelles
ſont dans la ſocieté. Le bon ſe
ſourit à leurs gentilleſſes & les rem
froidement à leur place.

Heureuſe la nation qui n'a q
la nature pour guide, la véri
pour mobile, & la vertu pour pri
cipe.

LETTRE TRENTE-UN

IL n'eſt pas ſurprenant, mo
cher Aza, que l'inconſéquen
ſoit une ſuite du caractere léger d
François; mais je ne puis aſſez m'
tonner de ce qu'avec autant & plu
de lumieres qu'aucune autre natio
ils ſemblent ne pas appercevoir l
contradictions choquantes que le
Etrangers remarquent en eux dè
la premiere vue.

Parmi le grand nombre de cel
le

qui me frapent tous les jours, n'en vois point de plus deshorante pour leur esprit, que r façon de penser sur les fems. Ils les respectent, mon cher a, & en même-tems ils les prisent avec un égal excès.

La premiere loi de leur polise, ou si tu veux de leur vertu r je ne leur en connois point utre) regarde les femmes. omme du plus haut rang doit égards à celle de la plus vile dition; il se couvriroit de hon- & de ce qu'on appelle ridicule, lui faisoit quelque insulte pernelle. Et cependant l'homme le ins considérable, le moins esti-, peut tromper, trahir une me de mérite, noircir sa répuon par des calomnies, sans indre ni blame ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt pourras en juger par toi-même, rois-je te peindre des contrastes e la simplicité de nos esprits

peut à peine concevoir? Doc
aux notions de la nature, no
genie ne va pas au-delà; nc
avons trouvé que la force &
courage dans un ſexe, indiqu
qu'il devoit être le ſoutien &
défenſeur de l'autre: nos Loix
ſont conformes. * Ici loin de co
pâtir à la foibleſſe des femme
celles du peuple accablées de t
vail n'en ſont ſoulagées ni par
loix ni par leurs maris; cel
d'un rang plus élevé, jouet de
ſéduction ou de la méchanceté d
hommes, n'ont pour ſe dédo
mager de leurs perfidies, que
dehors d'un reſpect purement im
ginaire, toujours ſuivi de la pl
mordante ſatire.

Je m'étois bien apperçue en e
trant dans le monde, que la ce
ſure habituelle de la nation ton
boit principalement ſur les fem
mes, & que les hommes entr
eu

* Les Loix diſpenſoient les femm
de tout travail pénible.

ux ne ſe mépriſoient qu'avec énagement : j'en cherchois la uſe dans leurs bonnes qualités, rſqu'un accident me l'a fait dé- ouvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous mmes entrées depuis deux jours, n a raconté la mort d'un jeune omme tué par un de ſes amis ; & on approuvoit cette action bar- are, par la ſeule raiſon, que le ort avoit parlé au déſavantage u vivant : cette nouvelle extra- agance me parut d'un caractere ſez ſérieux pour être approfon- e. Je m'informai, & j'appris, on cher Aza, qu'un homme eſt bligé d'expoſer ſa vie pour la avir à un autre, s'il apprend que et autre a tenu quelques diſcours ontre lui ; ou à ſe bannir de la ociété, s'il refuſe de prendre une engeance ſi cruelle. Il n'en falut as davantage pour m'ouvrir les eux ſur ce que je cherchois. Il t clair que les hommes naturel-

lement lâches, ſans honte & ſa
remords, ne craignent que les p
nitions corporelles; & que ſi
femmes étoient autoriſées à pu
les outrages qu'on leur fait, de
même maniere dont ils ſont ob
gés de ſe vanger de la plus lege
inſulte, tel que l'on voit reçu
acueilli dans la ſocieté, ne ſero
plus; ou retiré dans un deſert,
y cacheroit ſa honte & ſa ma
vaiſe foi: mais les lâches n'o
rien à craindre, ils ont trop bie
fondé cet abus pour le voir j
mais abolir.

L'impudence & l'effronter
ſont les premiers ſentimens qu
l'on inſpire aux hommes; la tim
dité, la douceur & la patience
ſont les ſeules vertus que l'o
cultive dans les femmes: com
ment ne ſeroient-elles pas les vic
times de l'impunité?

O mon cher Aza! que les vice
brillans d'une nation d'ailleur
charmante, ne nous dégouten
point

int de la naïve ſimplicité de nos œurs ! N'oublions jamais, toi, bligation où tu es d'être mon emple, mon guide & mon ſou- n dans le chemin de la vertu ; moi celle où je ſuis de conſer- r ton eſtime & ton amour, en itant mon modele, en le ſur- ſſant même s'il eſt poſſible, en éritant un reſpect fondé ſur le érite & mon pas ſur un frivole âge.

ETTRE TRENTE-DEUX.

NOs viſites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pou- oient ſe terminer plus agréable- ent. Quelle journée délicieuſe ai paſſé hier ! Combien les nou- elles obligations que j'ai à Dé- rville & à ſa ſœur me ſont agréa- es ; mais combien elles me ſe- ont cheres, quand je pourrai les artager avec toi !

Après deux jours de repos nous partimes hier matin de Paris, Céline, ſon frere, ſon mari & moi, pour aller, diſoit-elle, rendre une viſite à la meilleure de ſes amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très bonne heure à une maiſon de campagne dont la ſituation & les aproches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit : je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maitreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle; mais comme des affaires importantes

ortantes l'appellent ailleurs pour
oute la journée, elle m'a char-
ée de vous engager à faire les
onneurs de chez elle pendant ſon
ɔſence. Alors ajouta-t-elle en
ant, voyons comment vous vous
ı tirerez ? J'entrai volontiers
ans la plaiſanterie: je repris le
ın ſérieux pour copier les com-
imens que j'avois entendu faire
ı pareil cas, & l'on trouva que
m'en acquittai aſſez bien.

Après s'être amuſée quelque
ms de ce badinage, Céline me
t: tant de politeſſe ſuffiroit à
aris pour nous bien recevoir;
ais, Madame, il faut quelque
ıoſe de plus à la campagne; n'au-
z-vous pas la bonté de nous don-
er à diner ?

Ah! ſur cet article, lui dis-je,
n'en ſais pas aſſez pour vous ſa-
sfaire; & je commence à crain-
re pour moi-même, que votre
mie ne s'en ſoit trop rapportée à
es ſoins. Je ſais un remede à

cela, répondit Céline; ſi vo
voulez ſeulement prendre la pei
d'écrire votre nom, vous verr
qu'il n'eſt pas ſi difficile que vo
le penſez de bien régaler ſes amie
vous me raſſurez, lui dis-je; a
lons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononc
ces paroles, que je vis entrer u
homme vêtu de noir, qui teno
une écritoire & du papier, déj
écrit; il me le préſenta, & j'
plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut ur
autre homme d'aſſez bonne mine,
qui nous invita ſelon la coutume,
de paſſer avec lui dans l'endroit
où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table
ſervie avec autant de propreté que
de magnificence. A peine étions
nous aſſis, qu'une muſique char-
mante ſe fit entendre dans la
chambre voiſine; rien ne man-
quoit de tout ce qui peut rendre
un repas agréable. Déterville

même

éme ſembloit avoir oublié ſon
agrin pour nous exciter à la
e : il me parloit en mille ma-
ères de ſes ſentimens pour moi ;
ais toujours d'un ton flatteur,
ns plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein ; d'un com-
un accord nous réſolumes de
ous promener en ſortant de ta-
e. Nous trouvames les jardins
aucoup plus étendus que la
aiſon ne ſembloit le promettre.
art & la ſimétrie ne s'y faiſoient
lmirer que pour rendre plus
uchans les charmes de la ſimple
ture.

Nous bornames notre courſe
ns un bois qui termine ce beau
rdin. Aſſis tous quatre ſur un ga-
on délicieux, nous commen-
ons déja à nous livrer à la rêve-
e qu'inſpirent naturellement les
eautés naturelles : quand à tra-
ers les arbres, nous vîmes venir
nous d'un côté une troupe de
ayſans vêtus proprement à leur

maniere, précédés de quelqu
inſtrumens de muſique; & de l'a
tre une troupe de jeunes filles v
tues de blanc, la tête ornée
fleurs champêtres, qui chantoie
d'un façon ruſtique, mais mél
dieuſe, des chanſons, où j'enté
dis avec ſurpriſe, que mon no
étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plu
fort, lorſque les deux troup
nous ayant jointes, je vis l'homm
le plus apparent, quitter la ſie
ne, mettre un genoux en terre
& me préſenter dans un gran
baſſin pluſieurs clefs avec un com
pliment, que mon trouble m'em
pêcha de bien entendre: je com
pris ſeulement, qu'étant le che
des villageois de la contrée, il ve
noit me faire hommage en qualit
de leur Souveraine, & me pré
ſenter les clefs de la maiſon don
j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue
il ſe leva pour faire place à la

plus

us jolie d'entre les jeunes filles. lle vint me préſenter une gerbe e fleurs ornée de rubans, qu'elle ccompagna auſſi d'un petit diſ- ours à ma louange, dont elle s'a- uitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher za, pour répondre à des éloges ue je méritois ſi peu : d'ailleurs out ce qui ſe paſſoit, avoit un ton approchant de celui de la véri- é, que dans bien des momens, ne pouvois me défendre de roire ce que néanmoins je rouvois incroiable. Cette pen- ée en produiſit une infinité d'au- res : mon eſprit étoit tellement ccupé, qu'il me fut impoſſible de roférer une parole ; ſi ma confu- on étoit divertiſſante pour la ompagnie, elle ne l'étoit gueres our moi.

Déterville fut le premier qui en ut touché ; il fit un ſigne à ſa œur ; elle ſe leva après avoir don- é quelques pieces d'or aux païſans

ſans & aux jeunes filles, en leu
diſant que c'étoit les prémice
de mes bontés pour eux; elle m
propoſa de faire un tour de pro
menade dans le bois; je la ſuiv
avec plaiſir, comptant bien lu
faire des reproches de l'embarra
où elle m'avoit miſe: mais j
n'en eus pas le tems. A pein
avions-nous fait quelques pas
qu'elle s'arrêta, & me regardan
avec une mine riante, avouez
Zilia, me dit-elle, que vous êtes
bien fâchée contre nous; & que
vous le ſerez bien davantage, ſ
je vous dis, qu'il eſt très vra
que cette terre & cette maiſon
vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je! ah Cé-
line! vous pouſſez trop loin l'ou-
trage, ou la plaiſanterie. Atten-
dez, me dit-elle, plus ſérieuſe-
ment: ſi mon frere avoit diſpoſé
de quelques parties de vos tré-
ſors pour en faire l'acquiſition, &
qu'au lieu des ennuieuſes formali-

tés,

s, dont il s'eſt chargé, il ne vous
t réſervé que la ſurpriſe, nous
iriez-vous bien fort ? Ne pourriez-
us nous pardonner de vous
oir procuré à tout événement
ıe demeure telle que vous avez
ru les aimer, & de vous avoir
ſuré une vie indépendante ?
ous avez ſigné ce matin l'acte
thentique qui vous met en poſ-
ſion de l'une & l'autre. Grondez-
us à préſent tant qu'il vous plai-
, ajouta-t-elle en riant, ſi rien
tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'é-
iai-je, en me jettant dans ſes
as. Je ſens trop vivement des
ins ſi généreux pour vous ex-
imer ma reconnoiſſance : il ne
e fut poſſible de prononcer que
peu de mots ; j'avois ſenti
ıbord l'importance d'un tel ſer-
ce. Touchée, attendrie, tranſ-
ortée de joie en penſant au plai-
que j'aurois de te conſacrer
tte charmante demeure ; la mul-

titude

titude de mes ſentimens en étouf-
foit l'expreſſion. Je faiſois à Cé-
line des careſſes qu'elle me ren-
doit avec la même tendreſſe ; &
après m'avoir donné le tems de
me remettre, nous allâmes re-
trouver ſon frere & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit
en abordant Déterville, & jetta
un nouvel embarras dans mes ex-
preſſions ; je lui tendis la main,
il la baiſa ſans proférer une pa-
role, & ſe détourna pour cacher
des larmes qu'il ne put retenir,
& que je pris pour des ſignes de
la ſatisfaction qu'il avoit de me
voir ſi contente ; j'en fus attendrie
juſqu'à en verſer auſſi quelques-
unes. Le mari de Céline, moins
intéreſſé que nous à ce qui ſe
paſſoit, remit bientôt la conver-
ſation ſur le ton de plaiſanterie :
il me fit des complimens ſur ma
nouvelle dignité, & nous enga-
gea à retourner à la maiſon pour
en examiner, diſoit il, les dé-

fauts,

auts, & faire voir à Déterville ue ſon goût n'étoit pas auſſi ſûr u'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher aza, tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouelle forme; les fleurs me ſemloient plus belles, les arbres plus erds, la ſimétrie des jardins mieux rdonnée.

Je trouvai la maiſon plus riane, les meubles plus riches, les noindres bagatelles m'étoient devenues intereſſantes.

Je parcourus les appartemens lans une yvreſſe de joie, qui ne ne permettoit pas de rien examiner. Le ſeul endroit où je m'arrêtai, ut dans une aſſez grande chambre entourée d'un grillage d'or, égérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de outes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable. j'étois dans un tel enchantement, ue je croiois ne pouvoir les quitter

ter ſans les avoir tous lûs. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Nous cherchames à l'employer, mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir; confondue avec art dans les lambris, il étoit impoſſible de la découvrir ſans en ſavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation; & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures: les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontés à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France; on diſoit même

ême qu'elles me reſſembloient.
Les ornemens du Temple que
avois laiſſés dans la maiſon Re-
gieuſe, ſoutenus par des Pira-
ides dorées, ornoient tous les
oins de ce magnifique cabinet.
a figure du Soleil ſuſpendue au
ilieu d'un plafond peint des plus
elles couleurs du ciel, achevoit
r ſon éclat d'embellir cette char-
ante ſolitude ; & des meubles
mmodes aſſortis aux peintures,
rendoient délicieuſe.

En éxaminant de plus près ce
ue j'étois ravie de retrouver, je
'apperçûs que la chaiſe d'or y
anquoit. Quoique je me gar-
iſſe bien d'en parler, Déterville
e dévina : il ſaiſit ce moment
ur s'expliquer. Vous cherchez
utilement, belle Zilia, me dit-
; par un pouvoir magique la
aiſe de l'*Inca*, s'eſt transformée
maiſon, en jardin, en terres.
je n'ai pas emploié ma propre
ience à cette métamorphoſe, ce

n'a

n'a pas été ſans regret ; mais il falu reſpecter votre délicateſſ Voici, me dit-il, en ouvrant un petite armoire pratiquée adroi tement dans le mur, voici le débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une caſſett remplie de pieces d'or à l'uſage d France. Ceci, vous le ſavez, con tinua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous : j'a cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admi ration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans ; quand Céline m'in terrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabi net. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoi res remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je

e pûs m'empêcher d'en rire & de
emander à Céline, combien d'an-
ées elle vouloit que je vécuſſe
our employer tant de belles cho-
es ? Autant que nous en vivrons
ion frere & moi, me répondit-
lle : & moi repris-je, je deſire
ue vous viviez l'un & l'autre au-
nt que je vous aimerai ; & vous
e mourrez aſſurément pas les pre-
iers.

En achevant ces mots, nous
etournames dans le Temple du
oleil (c'eſt ainſi qu'ils nomme-
ent le merveilleux Cabinet) ; j'eus
nfin la liberté de parler, j'ex-
rimai, comme je le ſentois, les
ntimens dont j'étois pénétrée.
uelle bonté ! Que de vertus
ans les procédés du frere & de la
œur !

Nous paſſames le reſte du jour
ans les délices de la confiance &
e l'amitié ; je leur fis les hon-
eurs du ſoupé encore plus gaie-
ent que je n'avois fait ceux du
diner.

diner. J'ordonnois librement à de domeſtiques que je ſavois être moi ; je badinois ſur mon autorit & mon opulence ; je fis tout ce qu dépendoit de moi, pour rendr agréable à mes bienfaiteurs leur propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoi qu'à meſure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans ſa mélan colie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient ſi promptement un air ſerein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les en gager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procu roient. Je ne pûs l'obtenir. Nous ſommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner inceſ ſamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle ſera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a ait qu'augmenter depuis notre re- our de mon Palais enchanté : ils ne ſont trop chers l'un & l'autre our ne m'être pas empreſſée à eur en demander le motif ; mais oyant qu'ils s'obſtinoient à me e taire, je n'ai plus douté que uelque nouveau malheur n'ait raverſé ton voyage, & bientôt non inquiétude a ſurpaſſé leur hagrin. Je n'en ai pas diſſimulé a cauſe, & mes aimables amis ne ont pas laiſſé durer longtems.

Déterville m'a avoué qu'il voit réſolu de me cacher le jour e ton arrivée, afin de me ſur- rendre ; mais que mon inquié- ude lui faiſoit abandonner ſon eſſein. En effet, il m'a montré ne Lettre du guide qu'il t'a fait donner,

donner ; & par le calcul du ten
& du lieu où elle a été écrite,
m'a fait comprendre que tu peu
être ici aujourd'hui, demain, dan
ce moment même, enfin, qu'il n'
a plus de tems à mesurer jusqu
celui qui comblera tous mes vœux

Cette premiere confidence fa
te, Déterville n'a plus hésité d
me dire tout le reste de ses arran
gemens. Il m'a fait voir l'apparte
ment qu'il te destine ; tu logera
ici, jusqu'à-ce qu'unis ensemble
la décence nous permette d'ha
biter mon délicieux Château. J
ne te perdrai plus de vue, rien
ne nous séparera. Déterville a
pourvu à tout, & m'a convaincu
plus que jamais de l'excès de sa
générosité.

Après cet éclaircissement, je ne
cherche plus d'autre cause à la
tristesse qui le dévore que ta pro-
chaine arrivée. Je le plains, je com-
pâtis à sa douleur, je lui souhaitte
un bonheur qui ne dépende point

de

e mes ſentimens , & qui ſoit une
igne récompenſe de ſa vertu.

Je diſſimule même une partie
es tranſports de ma joie , pour ne
as irriter ſa peine. C'eſt tout ce
ue je puis faire ; mais je ſuis trop
ccupée de mon bonheur pour le
enfermer entierement en moi-
nême : ainſi quoi que je te croie
ort près de moi , que je treſſaille
u moindre bruit , que j'inter-
ompe ma Lettre preſque à cha-
ue mot pour courir à la fenêtre ,
e ne laiſſe pas de continuer à
crire ; il faut ce ſoulagement au
ranſport de mon cœur. Tu és plus
rès de moi , il eſt vrai ; mais ton
bſence en eſt-elle moins réelle
ue ſi les mers nous ſéparoient
ncore ? Je ne te vois point , tu ne
eux m'entendre : pourquoi ceſſe-
ois-je de m'entretenir avec toi de
a ſeule façon dont je puis le faire ?
Encore un moment , & je te verrai ;
nais ce moment n'exiſte point.
Ch ! puis-je mieux employer ce

qui

qui me reſte de ton abſence, qu'e
te peignant la vivacité de ma ten
dreſſe ! Hélas ! tu l'as vue toujou
gémiſſante. Que ce tems eſt loi
de moi ! Avec quel tranſport il ſer
éfacé de mon ſouvenir ! Aza
cher Aza, que ce nom m'eſt doux
Bientôt je ne t'appellerai plus e
vain ; tu m'entendras, tu volera
à ma voix : les plus tendres ex
preſſions de mon cœur ſeront la ré
compenſe de ton empreſſement....
On m'interrompt, ce n'eſt pa
toi, & cependant il faut que je t
quitte.

LETTRE TRENTE-QUATRE.

AU CHEVALIER DETERVILLE,

A Malthe.

AVez-vous pû, Monſieur, prévoir ſans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre

e au bonheur que vous me pré-
riez ? Comment avez-vous eu
cruauté de faire précéder votre
part par des circonſtances ſi
réables, par des motifs de re-
nnoiſſance ſi preſſans, à moins
ıe ce ne fût pour me rendre plus
ıſible à votre déſeſpoir & à vo-
e abſence? Comblée il y a deux
urs des douceurs de l'amitié,
n éprouve aujourd'hui les pei-
s les plus ameres.

Céline toute affligée qu'elle eſt,
a que trop bien éxécuté vos
dres. Elle m'a préſenté Aza
une main, & de l'autre votre
uelle Lettre. Au comble de mes
œux la douleur s'eſt fait ſentir
ans mon ame; en retrouvant
objet de ma tendreſſe je n'ai
oint oublié que je perdois ce-
ui de tous mes autres ſentimens.
h Déterville! que pour cette
ois votre bonté eſt inhumaine;
ais n'eſperez pas exécuter juſ-
uà la fin vos injuſtes réſolutions;

non, la mer ne nous ſéparera pa
à jamais de tout ce qui vous e
cher; vous entendrez prononce
mon nom, vous recevrez me
Lettres, vous écouterez mes pri
res; le ſang & l'amitié repren
dront leurs droits ſur votre cœur
vous vous rendrez à une famille
à laquelle je ſuis reſponſable d
votre perte.

Quoi! pour récompenſe d
tant de bienfaits, j'empoiſonne
rois vos jours & ceux de votr
ſœur? Je romprois une ſi tendr
union? Je porterois le déſeſpoi
dans vos cœurs, même en jouïſ
ſant encore de vos bontés? Non
ne le croyez pas, je ne me voi
qu'avec horreur dans une maiſon
que je remplis de deuil; je recon
nois vos ſoins au bon traitemen
que je reçois de Céline, au mo
ment même où je lui pardonne
rois de me haïr: mais quels qu'ils
ſoient, j'y renonce, & je m'éloi
gne pour jamais des lieux que je
ne

e puis ſouffrir, ſi vous n'y reve-
ez.

Que vous êtes aveugle, Déter-
lle ! Quelle erreur vous entraîne
ans un deſſein ſi contraire à vos
ues ? Vous voulez me rendre heu-
euſe, vous ne me rendez que
oupable ; vous vouliez ſécher
nes larmes, vous les faites cou-
er, & vous perdez par votre
loignement le fruit de votre ſa-
rifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous
rouvé que trop de douceur dans
ette entrevue, que vous avez
ru ſi redoutable pour vous ! Cet
Aza, l'objet de tant d'amours,
n'eſt plus le même Aza, que je
vous ai peint avec des couleurs
ſi tendres. Le froid de ſon abord,
l'éloge des Eſpagnols, dont cent
fois il a interrompu le plus doux
épanchement de mon ame, la cu-
rioſité offenſante, qui l'arrache à
mes tranſports, pour viſiter les
raretés de Paris : tout me fait

craindre des maux dont mon cœu
frémit. Ah, Déterville! peut-êtr
ne ſerez-vous pas longtems le plu
malheureux.

Si la pitié de vous-même n
peut rien ſur vous, que les de
voirs de l'amitié vous ramenent
elle eſt le ſeul azile de l'amour in
fortuné. Si les maux que je re
doute alloient m'accabler, quel
reproches n'auriez-vous pas à vou
faire? Si vous m'abandonnez, ou
trouverai-je des cœurs ſenſible
à mes peines? La généroſité
juſqu'ici la plus forte de vos paſ
ſions, céderoit-elle enfin à l'a
mour mécontent? Non, je ne
puis le croire; cette foibleſſe ſe
roit indigne de vous; vous êtes
incapable de vous y livrer: mais
venez m'en convaincre, ſi vous
aimez votre gloire & mon repos

LETTRE TRENTE-CINQ.

U CHEVALIER DE'TERVILLE,

à Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monſieur, je erois la plus humiliée; ſi vous l'aviez l'ame la plus humaine, le œur le plus compâtiſſant, ſe-oit-ce à vous que je ferois l'aveu le ma honte & de mon déſeſpoir? Mais hélas! que me reſte-t-il à raindre? Qu'ai-je à ménager? Tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma li-berté, de mon rang, de ma pa-rie que je regrette; ce ne ſont plus es inquiétudes d'une tendreſſe inno-cente qui m'arrachent des pleurs; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'a-mour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza infidele ! Que ces funeſt
mots ont de pouvoir ſur mo
ame .... mon ſang ſe glace ...
un torrent de larmes. ....

J'appris des Eſpagnols à conno
tre les malheurs ; mais le dernie
de leurs coups eſt le plus ſenſible
ce ſont eux qui m'enlevent l
cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Re
ligion qui me rend odieuſe à ſe
yeux. Elle approuve, elle ordonn
l'infidélité, la perfidie, l'ingrati
tude ; mais elle défend l'amour d
ſes proches. Si j'étois étrangere
inconnue, Aza pourroit m'aimer
unis par les liens du ſang, il doi
m'abandonner, m'ôter la vie ſan
honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizare qu'eſt cette
Religion, s'il n'avoit fallu qu
l'embraſſer pour retrouver le bien
qu'elle m'arrache (ſans corrom-
pre mon cœur par ſes principes)
j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes
illuſions. Dans l'amertume de mon
ame, j'ai demandé d'être inſtrui-
te ;

; mes pleurs n'ont point été écou-
s. Je ne puis être admiſe dans
ne ſocieté ſi pure, ſans aban-
onner le motif qui me détermine,
ns renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-
-dire ſans changer mon exiſtence.
Je l'avoue, cette extrême ſévé-
ité me frappe autant qu'elle me re-
olte; je ne puis refuſer une ſorte
e vénération à des Loix qui me
uent: mais eſt-il en mon pouvoir
le les adopter ? Et quand je les
dopterois, quel avantage m'en
eviendroit-il ? Aza ne m'aime
lus; ah ! malheureuſe. . . . . .
Le cruel Aza n'a conſervé de
a candeur de nos mœurs, que le
reſpect pour la vérité, dont il fait
un ſi funeſte uſage. Séduit par les
charmes d'une jeune Eſpagnole;
prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti
à venir en France que pour ſe dé-
gager de la foi qu'il m'avoit ju-
rée; que pour ne me laiſſer aucun
doute ſur ſes ſentimens; que pour
me rendre une liberté que je dé-

teſte ; que pour m'ôter la vi

Oui, c'eſt en vain qu'il me ren à moi-même ; mon cœur eſt à lui il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il m la raviſſe & qu'il m'aime.....

Vous ſaviez mon malheur, pour quoi ne me l'aviez-vous éclairc qu'à demi ? Pourquoi ne me laiſſa tes-vous entrevoir que des ſoup çons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ſerois à préſent..... O Dieux, ſauvez-moi cette horrible image !.....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? Suis-je digne de votre pitié ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe, dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE

ETTRE TRENTE-SIX.

U CHEVALIER DE'TERVILLE,

A Malthe.

DUISQUE vous vous plaignez
de moi, Monſieur, vous igno-
z l'état dont les cruels ſoins de
éline viennent de me tirer. Com-
ent vous aurois-je écrit? Je ne
nſois plus. S'il m'étoit reſté quel-
e ſentiment, ſans doute la con-
nce en vous en eût été un; mais
vironnée des ombres de la mort,
ſang glacé dans les veines, j'ai
ngtems ignoré ma propre exiſten-
; j'avois oublié juſqu'à mon mal-
ur. Ah, Dieux! pourquoi en
e rappellant à la vie m'a-t-on rap-
llée à ce funeſte ſouvenir!

Il eſt parti! je ne le verrai plus!
me fuit, il ne m'aime plus, il me
dit: tout eſt fini pour moi. Il

prend une autre Epouſe, il m'
bandonne, l'honneur l'y condan
ne. Eh bien, cruel Aza, puiſqu
le fantaſtique honneur de l'Europe
des charmes pour toi, que n'imite
tu auſſi l'art qui l'accompagne?

Heureuſes Françoiſes, on vou
trahit; mais vous jouiſſez long
tems d'une erreur qui feroit à pré
ſent tout mon bien. On vous pré
pare au coup mortel qui me tue
Funeſte ſincérité de ma nation
vous pouvez donc ceſſer d'être un
vertu? Courage, fermeté, vou
êtes donc des crimes quand l'occa
ſion le veut.

Tu m'as vû à tes pieds, barbar
Aza, tu les a vû baignés de me
larmes, & ta fuite..... Mo
ment horrible; pourquoi ton ſouve
nir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût ſuccombé
ſous l'effort de la douleur, Aza ne
triompheroit pas de ma foibleſſe...
Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te
ſuivrois, ingrat, je te verrois, je
mour-

ourrois du moins à tes yeux.
Déterville, quelle foibleſſe fatale
ous a éloigné de moi? Vous m'euſ-
ez ſecourue; ce que n'a pû faire
déſordre de mon déſeſpoir, votre
iſon capable de perſuader, l'auroit
btenu; peut-être Aza ſeroit enco-
ici. Mais, ô Dieux! déja arrivé
n Eſpagne au comble de ſes vœux...
egrets inutiles, déſeſpoir infruc-
ieux, douleur, accable-moi.
Ne cherchez point, Monſieur,
ſurmonter les obſtacles qui vous
etiennent à Malthe, pour revenir
i. Qu'y feriez-vous? Fuiez une
alheureuſe qui ne ſent plus les
ontés que l'on a pour elle, qui
en fait un ſupplice, qui ne veut
ue mourir.

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAſſurez-vous, trop généreux
ami, je n'ai pas voulu vous
crire que mes jours ne fuſſent en

ſureté, & que moins agitée, je
puſſe calmer vos inquietudes.
vis ; le deſtin le veut, je me ſo
mets à ſes loix.

Les ſoins de votre aimable ſœ
m'ont rendu la ſanté ; quelqu
retours de raiſon l'ont ſoutenu
La certitude que mon malhe
eſt ſans remede a fait le reſte.
ſais qu'Aza eſt arrivé en Eſpagne
que ſon crime eſt conſommé ; n
douleur n'eſt pas éteinte, mais
cauſe n'eſt plus digne de mes r
grets ; s'il en reſte dans mon cœur
ils ne ſont dûs qu'aux peines qu
je vous ai cauſées, qu'à mes er
reurs, qu'à l'égarement de ma raiſon

Hélas ! à meſure qu'elle m'é
claire, je découvre ſon impuiſſan
ce : que peut-elle ſur une ame dé
ſolée ? L'excès de la douleur nous
rend la foibleſſe de notre premier
âge. Ainſi que dans l'enfance, les
objets ſeuls ont du pouvoir ſur
nous ; il ſemble que la vue ſoit
le ſeul de nos ſens qui ait une

com-

mmunication intime avec notre
e. J'en ai fait une cruelle expé-
nce.

En ſortant de la longue & acca-
nte léthargie où me plongea le
part d'Aza, le premier deſir que
inſpira la nature fut de me reti-
dans la ſolitude que je dois à
tre prévoyante bonté : ce ne fut
s ſans peine que j'obtins de Céli-
la permiſſion de m'y faire con-
ire ; j'y trouve des ſecours con-
le déſeſpoir, que le monde &
mitié même ne m'auroient jamais
urnis. Dans la maiſon de votre
eur, ſes diſcours conſolans ne pou-
oient prévaloir ſur les objets qui
e retraçoient ſans ceſſe la perfidie
Aza.

La porte par laquelle Céline l'a-
ena dans ma chambre le jour de
otre départ & de ſon arrivée ; le
ege ſur lequel il s'aſſit ; la place
ù il m'annonça mon malheur, où
me rendit mes Lettres ; juſqu'à
on ombre éfacée d'un lambris où
je

je l'avois vu ſe former, tout faiſo
chaque jour de nouvelles plaies
mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rap
pelle les idées agréables que j'y re
çus à la premiere vue; je n'y re
trouve que l'image de votre amitié
& de celle de votre aimable ſœur.

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſent
à mon eſprit, c'eſt ſous le mêm
aſpect, où je le voyois alors. J
crois y attendre ſon arrivée. Je m
prête à cette illuſion autant qu'ell
m'eſt agréable; ſi elle me quitte
je prends des Livres, je lis d'a-
bord avec effort: inſenſiblement
de nouvelles idées enveloppent
l'affreuſe vérité qui menvironne,
& donnent à la fin quelque relâ-
che à ma triſteſſe.

L'avouerai-je? Les douceurs de
la liberté ſe préſentent quelque-
fois à mon imagination, je les
écoute. Environnée d'objets agréa-
bles, leur proprieté a des charmes
que je m'efforce de goûter: de
bonne

nne foi avec moi-même, je comp-
peu ſur ma raiſon. Je me prête
mes foibleſſes, je ne combats
lles de mon cœur, qu'en cedant
celles de mon eſprit. Les mala-
es de l'ame ne ſouffrent pas les
medes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence
votre nation ne permet-elle pas
mon âge, l'indépendance & la
litude où je vis? Du moins toutes
s fois que Céline me vient voir,
eut-elle me le perſuader; mais elle
m'a pas encore donné d'aſſez
rtes raiſons pour me convaincre
e mon tort: la véritable décence
t dans mon cœur. Ce n'eſt point
ſimulacre de la vertu que je
nds hommage, c'eſt à la vertu
ême. Je la prendrai toujours pour
ge & pour guide de mes actions.
e lui conſacre ma vie, & mon
œur à l'amitié. Hélas! quand y
egnera-t-elle ſans partage & ſans
etour?

LETTRE

LETTRE TRENTE-HUI

& derniere.

AU CHEVALIER DE'TERVILL

à Paris.

JE reçois preſque en même tem
Monſieur, la nouvelle de vo
départ de Malthe & celle de vo
arrivée à Paris. Quelque plaiſir q
je me faſſe de vous revoir, il
peut ſurmonter le chagrin que
cauſe le billet que vous m'écriv
en arrivant.

Quoi, Déterville, après av
pris ſur vous de diſſimuler vos ſe
timens dans toutes vos Lettre
après m'avoir donné lieu d'eſpé
que je n'aurois plus à combattre u
paſſion qui m'afflige, vous vo
livrez plus que jamais à ſa violenc

A quoi bon affecter une défére
ce pour moi que vous démentez
mêm

ne inſtant ? Vous me demandez
ermiſſion de me voir, vous
ſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à
s volontés, & vous vous efforcez
me convaincre des ſentimens qui
ont les plus oppoſés, qui moffen-
t ; enfin que je n'approuverai
ais.

Mais puiſqu'un faux eſpoir vous
uit, puiſque vous abuſez de
confiance & de l'état de mon
e, il faut donc vous dire quel-
ſont mes réſolutions plus iné-
nlables que les vôtres.

C'eſt en vain que vous vous
tteriez de faire prendre à mon
eur de nouvelles chaînes. Ma
nne foi trahie ne dégage pas mes
rmens : plût au ciel qu'elle me fît
blier l'ingrat ; mais quand je l'ou-
ierois, fidele à moi-même je ne
rai point parjure. Le cruel Aza
bandonne un bien qui lui fut cher ;
s droits ſur moi n'en ſont pas moins
crés : je puis guérir de ma paſſion,
ais je n'en aurai jamais que pour

lui : tout ce que l'amitié inſpire d
ſentimens ſont à vous, vous ne l
partagerez avec perſonne, je vou
les dois. Je vous les promets ; j'
ſerai fidele. Vous jouïrez au mêm
degré de ma confiance & de m
ſincérité ; l'une & l'autre ſeron
ſans bornes. Tout ce que l'amou
a développé dans mon cœur de ſen
timens vifs & délicats, tourneront au
profit de l'amitié. Je vous laiſſera
voir avec une égale franchiſe le re
gret de n'être point née en France
& mon penchant invincible pou
Aza ; le deſir que j'aurois de vou
devoir l'avantage de penſer ; & mon
éternelle reconnoiſſance pour celu
qui me l'a procuré. Nous liron
dans nos ames : la confiance fai
auſſi-bien que l'amour donner de
la rapidité au tems. Il eſt mille
moyens de rendre l'amitié inté-
reſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque con-
noiſſance de vos ſciences & de vos
arts ; vous goûterez le plaiſir de la
ſupé-

ſupériorité ; je le reprendrai en dé-
veloppant dans votre cœur des ver-
us que vous n'y connoiſſez pas.
Vous ornerez mon eſprit de ce qui
eut le rendre amuſant, vous joüi-
ez de votre ouvrage. Je tâcherai
e vous rendre agréable les charmes
aïfs de la ſimple amitié, & je me
ouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline en nous partageant ſa
ndreſſe, répandra dans nos entre-
ens la gaieté qui pourroit y man-
uer : que nous reſteroit-il à de-
rer ?

Vous craignez en vain que la ſo-
ude n'altere ma ſanté. Croyez-
oi, Déterville, elle ne devient ja-
ais dangereuſe que par l'oiſiveté.
oujours occupée, je ſaurai me
ire des plaiſirs nouveaux de tout
que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de
nature, le ſimple examen de ſes
erveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour
rier & renouveller ſans ceſſe des
cupations toujours agréables ? La

vie ſuffit-elle pour acquerir une co
noiſſance légère mais intéreſſante
de l'univers, de ce qui m'enviro
ne, de ma propre exiſtence?

Le plaiſir d'être; ce plaiſir oubli
ignoré même de tant d'aveugles h
mains; cette penſée ſi douce, ce bo
heur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſt*
pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'
s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoi
ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez appre
dre de moi à économiſer les reſſou
ces de notre ame, & les bienfaits
la nature. Renoncez aux ſentime
tumultueux deſtructeurs imperce
tibles de notre être; venez appre
dre à connoître les plaiſirs innocen
& durables, venez en jouir av
moi; vous trouverez dans m
cœur, dans mon amitié, dans n
ſentimens tout ce qui peut vo
dédommager de l'amour.

F I N.

92-6

E 748
G 736 l2